

Larson

Swing *Renaissance*

Krisy p.11 Reinel Bakole p.16 Élodie Vignon & Éric Lederhandler p.18 Angelo Moustapha p.20 JUICY p.42
Le bénévolat dans le secteur musical p.22 L'actualité musicale au passé recomposé p.26



Périodique : 5 x par an

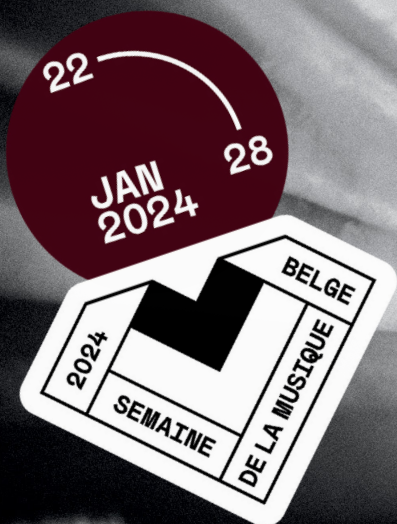
BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

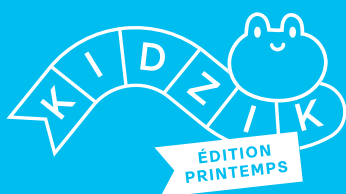
AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles /x



Semaine de la Musique Belge



www.semainedelamusiquebelge.be



Le festival musical des petites oreilles

kidzik.be



mars 2024

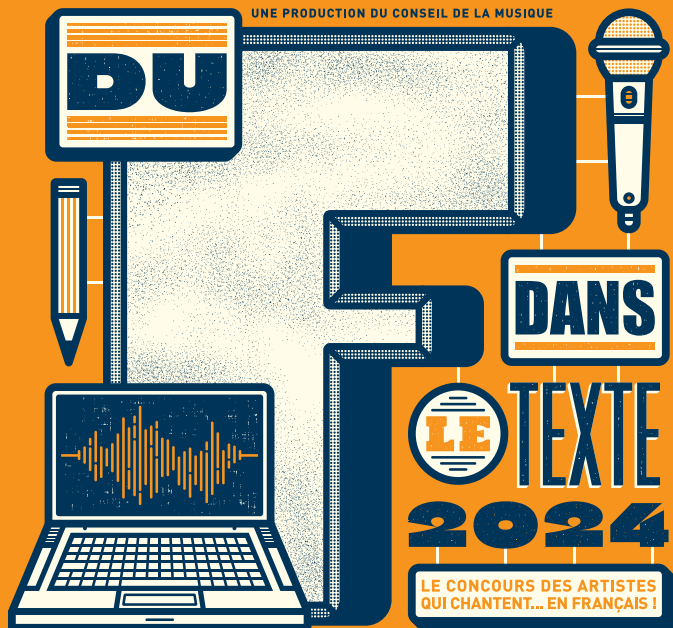


Avec

**LES DÉMÉNAGEURS
MONSIEUR NICOLAS
PIERRE ET LE LOUP
MATHIAS BRESSAN**

**OK PANDA
AKROPERCU
HONYPOP**

Et plein d'autres concerts!



DEMI-FINALES

LAVALLÉE - RUE ADOLPHE LAVALLÉE 39 - 1080 MOLENBEEK (BRUXELLES)
ENTRÉE LIBRE ET GRATUITE - OUVERTURE DES PORTES: 19H30 - CONCERT: 20H00

VENDREDI 27 JANVIER

EMEKA
THOMASLOVEFASHIONVERVIERS
LOVELACE
JOW

SAMEDI 28 JANVIER

CHATON LAVEUR
ZORRO LOCO
LE TALU
BOTA

INFOS: +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

jam. LE SOIR moustique BOTANIQUE PlayRight® sabam RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

FINALE - 16 FÉVRIER 2024 - BOTANIQUE (BRUXELLES)

Conseil de la Musique
Rue Lebeau, 39
1000 Bruxelles
conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction
larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Juliette Depré
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteur
François-Xavier Descamps

Collaborateur-trices
Nicolas Alsteen
Caroline Bertolini
Nicolas Capart
Vanessa Fantinel
Louise Hermant
Jean-Philippe Lejeune
Luc Lorfèvre
Dominique Simonet
Didier Stiers
Diane Theunissen
Bernard Vincken
Didier Zacharie

Rolodotour
Nicolas Lommers

Couvorturo
Swing
©Melie Hirtz

Promotion & Diffusion
François-Xavier Descamps

Abonnement
Vous pouvez vous abonner
gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél. : 02 550 13 20

Conception graphique
Mateo Broillet
Jean-Marc Klinkert
Seance.info

Impression
die Keure

Prochain numéro
Mars 2024



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

rtbf .be

LE SOIR

sabam
for culture

Crédits
Teddy Mazina
Dirk Alexander
Cayo Scheyven

P.14

Stace, sensation néo-soul



P.20

Angelo Moustapha, du Bénin à la Belgique



P.26

Le (juteux) marché de la réédition



P.30

Quand concerts riment avec écologie... ou non



P.32

UN PEU : visite des lieux



P.38

Le retour de Vaya Con Dios



Édito

Cette nouvelle année 2024, Larsen est heureux de vous présenter un numéro plein de nouveautés et de découvertes. La scène musicale de la Fédération Wallonie-Bruxelles regorge de talents et nous avons eu l'opportunité de rencontrer certains d'entre eux, tels que Swing, Stace, Élodie Vignon ou encore River Into Lake.

Larsen a également tenu à mettre en lumière le rôle crucial des bénévoles dans les événements culturels. Ces passionné-es de musique consacrent leur temps et leur énergie pour permettre la tenue de festivals, de concerts et d'autres manifestations artistiques. Le secteur musical ne peut tout simplement pas se passer de leur aide. Cependant, il est essentiel de trouver aujourd'hui un juste équilibre entre bénévolat et travail rémunéré.

Ce début d'année est encore l'occasion pour Larsen d'aborder un sujet d'actualité qui dépasse les frontières et les styles musicaux : les enjeux environnementaux. De plus en plus d'artistes prennent conscience de l'urgence écologique et s'engagent à adopter des pratiques plus durables lors de leurs tournées. Cependant, qu'en est-il du public ? Est-il prêt à ajuster ses attentes en matière de concerts pour répondre à cette problématique ?

Nous vous souhaitons une excellente lecture et une année musicale remplie d'émotions.

Claire Monville

En Couverture

p.8 ENTRETIEN Swing

Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Wendy Henchich
p.5 AFFAIRES À SUIVRE
p.6 EN VRAC

rencontres

p.11 Krisy
p.12 Mia Lena – Halibab Matador
p.13 Chouk Bwa & The Ångströmers – River Into Lake
p.14 Stace
p.15 Jean-Paul Groove
p.16 Reinel Bakole
p.17 Orlane
p.18 Élodie Vignon & Éric Lederhandler
p.19 Ensemble Hopper

Articles

p.20 AVANT-PLAN Angelo Moustapha
p.22 360° Le bénévolat dans le secteur culturel et musical
p.26 BUSINESS Le marché de la réédition
p.29 APERÇU Witch Inside, le rock d'ici au féminin
p.30 TENDANCE Concerts et écologie
p.32 IN SITU UN PEU

Les sorties

Bonus

p.37 4x4 Echo Collective
p.38 C'EST CULTURE Vaya Con Dios
p.41 ARRÊT IMAGE Romain Habousha
p.42 J'ADORE... ZAÄAR
p.42 L'ANECDOTE JUICY



© LUCY MATTOT

DJ

curatrice

direction artistique

DJ, maîtresse de cérémonie, directrice artistique... Wendy Henchich multiplie les activités.

Wendy Henchich, libre dans sa tête

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Son moteur ? La musique. « Je suis convaincue que c'est une des formules les plus tangibles et les plus universelles de l'amour », dit-elle. D'origine liégeoise et installée aujourd'hui à Bruxelles, la jeune femme aime rester en mouvement tout en conservant un espace rien que pour elle. C'est en Chine, où elle a étudié pendant trois ans et bossé comme interprète à l'ambassade belge qu'elle a saisi cette importance du "vide". « Un des préceptes du taoïsme. Ce "vide" me permet non seulement de me ressourcer mais il me donne aussi l'opportunité de rester disponible lorsqu'on me propose une nouvelle aventure culturelle. » Ses premières « aventures culturelles » (« En Chine, j'étais choriste dans un groupe d'expats qui jouait des reprises, mais c'était un hobby »), Wendy les vit à Lagrange Points, une association marollienne promouvant les arts du monde arabe. « À mon retour en Belgique, j'ai suivi des études en management associatif à l'ULB. Dès lors, ça faisait sens de travailler pour cette association. Je servais au bar, j'animais des conférences et organisais des jams. C'est là que la musique a pris le dessus. »

Quand elle va à des concerts, et elle y va souvent, Wendy se fatigue pour être au plus près de la scène. Elle doit « sentir » la vibe. Jazz, électro, hip-hop, soul, funk... Peu importe. Le thermomètre est son

corps. Si Wendy bouge, si Wendy groove, si Wendy sourit, c'est que la musique est bonne. Comme DJ, sous le pseudo Wen DJ, sa playlist voyage de la house au jazz. Elle joue dans les bars, les clubs alternatifs ou en accrochant tout simplement un baffle sur son vélo et en pédalant sur les pavés bruxellois. Elle est aussi la MC des Volumineuses, le collectif œuvrant en faveur des personnes sexisées. Pour l'avoir côtoyée dans le jury du récent Concours Circuit, on confirme qu'elle avance sans œillères et pose à chaque fois un avis pertinent, qu'il concerne un groupe de metal ou un projet inspiré de la trance iranienne. « J'ai de plus en plus de mal à être tranchée dans mes goûts. Un projet musical brasse aujourd'hui tellement d'influences que la notion d'étiquette perd toute sa pertinence. »

Après avoir collaboré à la dernière édition du festival Fifty Lab, Wendy s'est retrouvée en janvier dernier sur la scène de l'Atelier210 pour présenter la programmation de La Fête de la Lumière. Sur le site web de l'Atelier 210, elle se présentait comme "mélomane professionnelle". « "Mélo", c'est pour "mélomane". "Woman", c'est pour souligner mon combat féministe. Et "professionnelle", c'est parce que j'en ai marre de ces discours qui tendent à intellectualiser la musique et à mettre des barrières entre les "pros" et les "amateurs". »



révolution

ciné-pop

Dorothy Gale *Un trio magique*

Dorothy Gale est un personnage issu du film *Le Magicien d'Oz*, rôle endossé à l'époque par Judy Garland. Est-ce l'homonymie qui a décidé Judy Croquefer à interpréter ce personnage dans ses propres chansons ? Entourée des musiciens-producteurs Alwis et Jordan, le trio propose une pop un peu dark, teintée de punk et aux influences cinématographiques évidemment bien marquées. Le groupe a récemment remporté le Concours Circuit. Bienvenue sur nos scènes !



© MICHEL DEVIVER

duo

contemporain-expérimental

Koi Collective *L'ouvreur de chemins*

Le Koi Collective est un duo piano-saxophone unissant Emmy Wils (piano) et Maarten Vergauwen (saxophones) dont le répertoire est axé sur la musique contemporaine et expérimentale. Les deux musicien-nes portent une attention particulière aux compositeur-trices belges. Guidé-es par l'envie de guider le public dans ce répertoire d'aujourd'hui, le Koi a aussi recours à des projections vidéo lors de ses représentations. En 2023, il est lauréat des concours Supernova et de Génération Classique.



clip

pop

DC Lou *Cake*

Premier single, premier clip et première apparition de DC Lou sur nos radars. Un titre pop, un peu rêveur et résolument catchy, une chanson qui s'inscrit dans une tradition de pop mélancolique et de songwriting basé sur la guitare, à l'instar des Sundays ou de groupes issus du label Sarah Records ou, plus proches de nous sur la ligne du temps, d'artistes comme Fazerdaze ou encore Hazel English. Le clip, hyper graphique et coloré, a été réalisé par Diana Vos (Colt, Ladylo...).



EP

rap-chanson

Diego *La tête dans le ciel*

Nouveau venu de la chanson française aux connotations rap/slam, Diego (connu à ses débuts sous le nom Diego.2D) est un jeune bruxellois qui a récemment sorti un premier EP, présenté au Botanique en octobre dernier, et intitulé *Entre ciel et terre*. On y découvre un univers fragile, poétique, mêlant instruments acoustiques et électro. Et si vous vous souvenez l'avoir entendu sur un titre de Colt, c'est bien normal : Diego n'est autre que le frère de Coline !



livre

photos

Olivier Donnet *One Minute After*

Que se passe-t-il une minute après les concerts ? Depuis plus de 15 ans, le photographe belge Olivier Donnet arpente les salles et les festivals, poursuivant inlassablement ses artistes préférés jusque dans les coulisses avec un seul objectif : leur tirer le portrait au moment où ils quittent la scène. Sueur, sourires et moments improbables sont ainsi au cœur d'une série photographique rassemblée sous le nom de code *One Minute After*.

En vrac...



• La Semaine de la Musique Belge

Consultez le programme
et inscrivez votre événement!

Alors que la Semaine de la Musique Belge annonce à son compte un nombre intéressant de manifestations musicales en tous genres, il est encore temps pour inscrire vous aussi votre événement au sein de cette semaine qui sera assurément l'un des points d'orgue culturels de la rentrée 2024. Du lundi 22 au dimanche 28 janvier 2024, c'est tout le pays qui se réunira, sous l'impulsion du Conseil de la Musique, de Court-Circuit, de la RTBF, de VI.BE et de la VRT, pour mettre en lumière l'étendue, la diversité et la vitalité de la scène musicale nationale et ce, aux côtés de nombreux actrices du secteur et de divers autres médias. Nos partenaires flamands ne seront pas en reste avec en tête de proue la cérémonie des MIA's qui se tiendra au Sportpaleis d'Anvers le 24 janvier. Du côté francophone, beaucoup d'initiatives également. Pointons la grande soirée musicale qui a été captée live le 19 janvier à la Ferme de Louvain-la-Neuve et qui sera retransmise le 28 janvier sur La Trois. La RTBF proposera de nombreuses actions tout au long de cette semaine de la musique : des émissions spéciales, des capsules musicales mettant en lumière nos artistes, un Plan Cult spécial SMB, des recommandations d'artistes à découvrir... De nombreux·ses artistes seront invité·es dans diverses émissions durant cette semaine. Côté scènes, de Liège à Bruxelles, de Charleroi à Arlon, la musique sera présente partout. Le Reflektor, le Botanique, L'Entrepôt, L'Eden, l'OM, l'Ancienne Belgique et bien d'autres ouvrent leurs portes avec des concerts d'artistes aussi divers et variés que La Jungle, Mentissa, Colt, Lylac, Tokyo Witch, etc. etc. et bien d'autres surprises musicales ! Pour tout savoir, proposer votre propre événement et ne surtout pas manquer les artistes que vous aimez, une seule adresse : somainodolamusiquobelgo.be!

• Concours Circuit 2023

Le palmarès

Le jury de la Finale du Concours Circuit 2023 a rendu son "verdict" le vendredi 8 décembre au Botanique. C'est Dorothy Gale qui a remporté le premier prix, en monnaie sonnante et trébuchante, soit 2.500 euros offerts par PlayRight.

©DR

Floëmee empoche le deuxième prix, soit 1.500 euros offerts par Sabam for Culture. Flxwride, Fokkop.era et Ocean Encounters n'ont pas démérité non plus et sont repartis avec différents prix coup de cœur. À noter que tou·tes les finalistes de cette édition ont pu profiter d'une bourse de développement de 1.125 euros, débloquées par la Ministre de la Culture.

• Finalo du concours Sphères Sonores

Qui a gagné quoi?

Le jury de la finale "live" du concours organisé par Sphères Sonores (le pôle musical de la Province de Liège) a rendu son verdict en décembre dernier. La soirée se déroulait au KulturA, à Liège. Ce sont Bleuroise, Cyelle, Lemon Felixe et Isidore qui ont remporté l'accès au programme complet d'accompagnement de Sphères Sonores pour 2024, à savoir un dispositif proposant différents ateliers et formations relatives aux métiers de la musique et au développement de compétences, un package de 12 séances personnalisées et l'enregistrement d'un EP (5/6 titres) avec 10 jours de studio.

Le palmarès complet :

- Bleuroise gagne une session de studio chez Nectar MusiQ, une résidence au KulturA. et un accompagnement au Studio des Variétés W-B
- Cyelle gagne un rendez-vous conseil chez Court-Circuit
- Isidore remporte une résidence au Centre culturel de Chênée et une programmation au Bucolique Festival
- Dha Khan gagne une Stamped session à La Grand Poste
- Pablito pourra profiter d'une session studio chez Kargo - Music Services

• Confessions Classiques

Le podcast des coulisses

À travers le premier épisode d'une série de podcasts intitulée *Confessions classiques*, Vanessa Fantinel invite à découvrir le métier d'artiste. Car être "artiste", ça s'apprend, ça se travaille. Et si on veut faire carrière, c'est comme pour tout le reste : parfois un petit coup de pouce est le bienvenu ! Le premier épisode de *Confessions classiques* s'intéresse à ce qu'implique et représente ce métier d'artiste. Il met également en lumière le projet Génération classique (voir ici-même dans "en vrac") qui fait un focus sur les jeunes artistes belges de demain. *Confessions classiques* vous invite à la découverte des coulisses de la musique classique, à la rencontre des artistes de demain... et à déconstruire l'image d'une musique soi-disant réservée aux grandes salles ou à un public trié sur le volet.

• L'Octave "jeune public" 2023 décerné au Trio BECEL

Le Trio BECEL a été épinglé par l'Octave "jeune public" 2023. En effet, le trio "classique" s'est illustré ces derniers mois avec son spectacle *Le laboratoire de Franz* et leur volonté d'ouvrir par ce biais les portes de la manufacture de la musique classique, pour rendre cet univers musical plus accessible. Ces trois musicien·nes de musique de chambre interprètent ainsi la transcription complète du deuxième mouvement du quatuor de *La Jeune Fille et la Mort*, en transportant le public au cœur de l'esprit de son compositeur Franz Schubert. Les "Octaves" permettent de célébrer les artistes qui ont marqué le paysage musical de la Fédération Wallonie-Bruxelles en 2023. Ils sont décernés par un comité réunissant PlayRight, PointCulture et la Fédération des Jeunes Musicales Wallonie-Bruxelles. Le trio BECEL - flûte, alto et harpe - est un ensemble de musique de chambre jouant de la musique classique, "qu'il défend et aime par-dessus tout". Son répertoire s'étend du baroque aux compositions les plus contemporaines, entre des œuvres originalement écrites pour la formation et des transcriptions inédites faites par le trio lui-même.

• Un nouveau site web pour MELCHIOR pour promouvoir les musiques traditionnelles de Wallonie

Initiée par l'IMEP (Institut Royal Supérieur Musique & Pédagogie à Namur), MELCHIOR est une plateforme dédiée aux musiques traditionnelles de Wallonie. Elle propose une plongée sonore dans le passé musical de la Wallonie. Durant tout le 20^e siècle, des musicien·nes, chercheur·euses et passionné·es ont sillonné les villages de Wallonie pour y retrouver ce qu'il restait encore de musiques et de chants traditionnels. De Dour à Sourbrodt, de Marbisoux à Chiny, iels ont ainsi amassé un trésor musical vaste et méconnu, héritage de traditions variées, parfois très anciennes. La plateforme MELCHIOR rend hommage à ce travail en rendant accessibles tous ces collectages, sous forme numérique. Au-delà des archives, MELCHIOR cherche aussi à favoriser la pratique et la réinvention du répertoire musical livré par ces collectages. Toutes ces musiques traditionnelles n'ont pas pour vocation de rester figées mais, au contraire, de vivre, d'évoluer, de s'adapter aux époques, au gré des sensibilités collectives et des individualités artistiques. Des projets pédagogiques sont ainsi menés à l'IMEP en collaboration avec différents acteurs éducatifs. Le site web s'en fait l'écho et donne accès au matériel didactique qui en est issu. Pour tout découvrir : www.projet-melchior.be

- **Annette Vande Gorne**
do Musiques & Recherches
crée sa propre fondation

Le mercredi 29 novembre, le Centre culturel Senghor (Etterbeek) a accueilli le concert inaugural de la fondation Annette Vande Gorne. Née en 1946 à Charleroi, la pionnière belge de la musique acousmatique est l'une des héritières des travaux de Pierre Schaeffer. Pianiste, fondatrice de l'association "Musiques & Recherches", mais aussi gestionnaire du studio "Métamorphoses d'Orphée" et organisatrice du festival acousmatique international "L'espace du son", l'artiste s'est aussi distinguée en tant qu'enseignante en musique acousmatique aux conservatoires de Liège, de Bruxelles et de Mons. Désormais âgée de 77 ans, Annette Vande Gorne vient de créer une fondation qui recevra l'ensemble de ses bâtiments, de ses studios et de son œuvre et qui aura pour mission de soutenir les jeunes compositeur·rices de musique acousmatique.

- **Le jeune saxophoniste Dmitry Pinchuk remporte le Concours International Adolphe Sax**

Apparu dans le paysage musical en 1994, le Concours International Adolphe Sax est aujourd'hui reconnu comme l'un des plus prestigieux concours de saxophone classique au monde. Organisé tous les quatre ans, comme la coupe du monde de football, l'événement se tient à Dinant, ville de naissance du Belge Adolphe Sax, célèbre inventeur du saxophone. Cette année, la 8^e édition a consacré le savoir-faire de Dmitry Pinchuk, un musicien russo-espagnol âgé de 17 ans. Le Concours International Adolphe Sax accueillait au départ 264 saxophonistes venu·es de 19 pays différents. À l'issue de la finale qui s'est déroulée sur deux soirées, les 10 et 11 novembre, sous les voûtes de la Collégiale Notre-Dame de Dinant, six lauréats se sont joués la victoire. À l'arrivée, c'est le jeune saxophoniste russo-espagnol qui a remporté le titre de Premier Lauréat. Dmitry Pinchuk repart de Dinant avec une prime de 9.000 euros, mais également un saxophone Selmer, un "Saxiris", œuvre conjointe de la cristallerie du Val Saint-Saint-Lambert et des dinandiers Martine le Boulangé et Pascal Jacques, un diplôme original illustré par l'aquarelliste dinantais Marc Haegens, ainsi que différents concerts de gala à travers le monde. Au palmarès de cette 8^e édition, Dmitry Pinchuk est suivi par Alessandro Malagnino (Italie), Mikhail Kazakov (Russie), Wataru Hirai (Japon), Kenta Igarashi (Japon) et Vladimir Petskus (Russie).

- **Génération classique**

Les lauréats

Le 2 décembre dernier, le PBA de Charleroi a accueilli la finale du concours-tremplin Génération classique. Et c'est l'ensemble Koi Collective qui bénéficiera, sous la houlette des Festivals de Wallonie et de leurs partenaires, d'une tournée de concerts à Bruxelles et en Wallonie, mais également d'un accompagnement professionnel. Génération Classique est un projet des Festivals de Wallonie conçu en étroite collaboration avec les différentes Écoles Supérieures des Arts francophones du pays. Dans le cadre de l'édition 2023 des Festivals de Wallonie, une vingtaine d'ensembles de musique de chambre se sont présentés aux quatre étapes de présélection du projet. Sept d'entre eux ont été retenus pour participer à la finale. Le jury, constitué de professionnel·les de la scène musicale belge, a récompensé deux ensembles jugés particulièrement remarquables pour leur qualité musicale, le talent des jeunes qui les composent, une certaine originalité mais également pour leur motivation à intégrer un processus d'accompagnement tel que celui proposé. L'ensemble Koi Collective, premier lauréat de Génération classique 2023, bénéficiera d'une tournée de concerts au sein des Festivals de Wallonie durant l'été et l'automne 2024, et d'une aide à la diffusion auprès d'autres scènes musicales en FWB durant la saison 2024-2025. Il sera tout particulièrement accompagné par le Conseil de la Musique dans le développement de son projet professionnel. Le Prix Espoir (Prix Loterie Nationale) est décerné au Duo Somnium. Les deux ensembles auront également la possibilité de profiter de master classes organisées par Les Festivals de Wallonie sous la houlette de musiciens internationaux invités sur leurs scènes.

- **Un clip de Rivo se distingue à Prague**

Un trophée pour le "studio Forest"

Destination incontournable dans le vaste monde des clips musicaux, la capitale de la République tchèque voit régulièrement affluer des réalisatrices et réalisateurs internationaux à l'occasion des "Prague Music Video Awards". Réputée et exigeante, cette compétition récompense annuellement les meilleurs vidéos produites pour appuyer des morceaux enregistrés aux quatre coins du globe. Le rendez-vous plébiscite traditionnellement les approches innovantes. Lancé à la recherche de la nouvelle Sofia Coppola ou du nouveau Spike Jonze, l'événement se veut pointu et ouvert sur le monde. Le réalisateur bruxellois Jean Forest – Studio Forest – s'est distingué dans la catégorie "meilleur clip d'animation", en décrochant une mention pour la vidéo réalisée pour le titre *Obsession* du groupe Rive.

- **Spotify modifie sa politique**

À partir de ce premier trimestre 2024

On parle toujours beaucoup de Spotify. La célèbre plateforme de streaming a en effet annoncé son retrait de l'Uruguay suite à un manque de clarté concernant une loi budgétaire impliquant une rémunération équitable pour les musicien·nes (état de fait qui s'est vite délité... money is money!). Dans le même temps, Spotify a secoué l'actualité avec une autre nouvelle : 1.000 écoutes d'un même titre seront désormais nécessaires afin de commencer à générer des redevances ! Cette mesure prendra effet dès le premier trimestre 2024. En agissant de la sorte, Spotify cherche à "démonétiser" une quantité (importante) de morceaux qui, à ce jour, gagne, en moyenne, moins de cinq centimes par mois. En marge de ces deux grandes actualités, la plateforme de streaming musical entend développer l'usage de l'intelligence artificielle pour améliorer l'expérience des utilisateur·rices, en leur proposant de découvrir de nouveaux contenus à travers des recommandations personnalisées concernant l'ensemble de son offre audio, y compris les podcasts et les livres audio. On apprend également que la plateforme, effet d'annonce comme pour l'Uruguay, menace de se désinvestir du marché français si le législateur poursuivait dans sa nouvelle politique de taxation du streaming.

- **International Opera Awards 2023**

La Monnaie empoche un prestigieux trophée

Varsovie accueillait, fin de l'année dernière, la cérémonie des International Opera Awards dans l'antré du Teatr Wielki. Équivalent des César du Cinéma, mais pour l'opéra, ces prix viennent récompenser les artistes les plus en vue de l'année, ainsi que les productions les plus novatrices de la scène internationale. Bien présente – et nommée dans deux catégories différentes –, La Monnaie s'est finalement distinguée en empochant le prix "Égalité des chances et développement". Cette catégorie reconnaît le travail considérable des compagnies d'opéra et des associations pour rendre l'opéra accessible au plus grand nombre, et pour que l'on s'y sente bien, dans le public comme sur scène. La Monnaie a convaincu les juges par son engagement à placer l'accès pour toutes au cœur de son projet artistique, comme dans la production *Push*, leur récente commande à Howard Moody pour chœurs mixtes d'enfants et d'adultes.



© MELIE HIRTZ

rap

album

Swing

Renaissance

INTERVIEW : NICOLAS CAPART

Affranchi de L'Or du Commun après une décennie de rimes fidèles, Swing vole plus que jamais de ses propres ailes et publiait *Au Revoir Siméon* il y a quelques semaines. Troisième effort solo mais premier véritable album en forme de renaissance pour le rappeur bruxellois de trente-deux printemps.

Cela fait plus de dix ans que Siméon Zuyten promène ses sneakers à Bruxelles, de salles de concerts en cabines de studio. Si vous l'avez aperçu sur scène, dans l'ombre de son ami Roméo Elvis, l'aventure L'Or du Commun demeurait à ce jour son plus grand fait d'armes. Une décennie de "lives" tonitrueux et cinq disques, en équipe, qui feront date dans l'histoire du hip-hop noir-jaune-rouge. Mais ça, c'était avant. Car avec *Au Revoir Siméon*, il faudra désormais appeler Swing par son nom.

C'est en 2018 que commencent à pousser les ailes de Siméon, après la publication de *Marabout*, un premier disque-carte de visite où l'on découvre les contours d'un Swing doux-amer et introspectif. Deux ans plus tard, il réitère et signe *Alt F4* qui creuse le même sillon, gagne en force, en précision et surtout en intensité. Aujourd'hui, avec *Au Revoir Siméon*, il demeure égal à ses travaux passés mais atteint un nouveau palier. Quinze pistes empreintes d'une douceur éclectique – aux bons soins de son talentueux complice de notes Crayon – au détour desquelles Swing se confie, rappe, chante, danse et se joue des genres avec facilité. Le disque, à la fois travaillé et spontané, est celui d'un personnage complexe, qui fait table rase et entre du même coup dans la cour des grands du rap belge.

Qui dit interview solo, dit parcours personnel. Avant de parler de votre actualité, refaisons un peu l'histoire et parcourons le début de votre CV...

Siméon Zuyten : Je suis né à Bruxelles, d'un père belge et d'une mère rwandaise. J'ai vécu enfance et adolescence du côté de Soignies, ne manquant jamais une occasion de monter sur la capitale pour rendre visite à mes cousins. Dès que j'ai eu 18 ans, j'ai décidé de faire des études pour les rejoindre là-bas. Mais tout ce que je voulais, c'était vivre à Bruxelles... et cela s'est vite ressenti au niveau des points. Avec mon cousin Félix (*alias Félé Flingue, membre originel de ODC puis du 77, – ndlr*), on s'amusaient à gratter des textes et j'écoutais du gros rap US à l'époque. Lords of the Underground, ce genre de trucs. À L'ULB, j'ai fait pas mal de rencontres et Félix m'a présenté Primero et Loxley. C'est lui qui nous a branchés ensemble. C'était le début de L'Or du Commun. J'ai tenté la géographie d'abord, puis des études en biologie médicale – que j'ai finalement terminées. Juste à la fin de ce cursus, Roméo Elvis m'a demandé de l'accompagner en tant que "backeur" sur la tournée de *Morale II*. On tournait déjà beaucoup dans Bruxelles avec le groupe mais là, c'était autre chose. Ça m'a permis de voir ce que c'est de mener une carrière solo, d'assumer seul en scène... Et c'est sûrement ce qui m'a motivé à enregistrer mon premier projet, *Marabout*.

Aujourd'hui, L'Or du Commun est mort ou juste en sommeil ?

Il y a eu une transition. On a fêté les 10 ans de L'Or du Commun en 2022. C'était notre projet principal et tout ce qu'on pouvait faire autour, c'étaient des parenthèses. *Marabout* c'était ça, *Alt F4* pareil. Du moins dans ma tête. Et je pense que Primero voyait les choses de la même manière. Mais après la sortie de notre dernier album, *Avant la Nuit*, on a discuté et on a réalisé que chacun avait envie de mettre davantage d'énergie dans ses projets annexes. Désormais, ODC n'est plus notre occupation principale, c'est quelque chose que nous allons continuer à faire quand on le sentira, sans se mettre sans cesse la pression pour retourner en studio. Donc là, on s'est aménagé un peu d'espace, Primero et moi, pour travailler nos solos et Loxley pour la réalisation de documentaires, son émission radio, etc.

Comme pour Primero, le contraste entre l'énergie de L'Or du Commun et le spleen de votre musique en solo est flagrant.

C'est vrai... Je pense simplement que mes propres influences musicales transparaissent davantage dans mon projet plutôt qu'en équipe. Avec L'Or du Commun, on était dans l'entertainment, ça "kickait". Ici, on sent plus ma patte, les heures d'écoute de James Blake... Les mélodies et les accords sont parfois plus tristes, au niveau écriture aussi. Je vais chercher des émotions personnelles.

Ma plume oscille souvent entre mélancolie et espoir. Mais tout cela s'est fait naturellement. En réalité, je suis aussi quelqu'un d'assez énergique. Sur scène, j'aime bien envoyer. L'exemple du single *Maladresse* et de la vidéo qu'on en a fait, est assez parlant en ce sens. C'est doux, jusqu'à l'entrée des batteries. On est dans un entre-deux qui me ressemble bien.

Avec ce disque, vous glissez même vers un univers beaucoup plus pop, avec des instrumentations plus riches, des trames de guitares, etc.

J'avoue que ça me fait bizarre de l'entendre dire de cette manière, parce que je n'ai évidemment pas provoqué ça consciemment, mais je pense que dans le fond, c'est vrai. C'est sûr que mes inspirations ont été éclectiques. Un artiste comme Frank Ocean fait lui aussi une musique pop, non ?

Swing

« Je pense simplement que mes propres influences musicales transparaissent davantage dans mon projet plutôt qu'en équipe. »

L'apport de Crayon y est également pour beaucoup, lui-même est un artiste en dehors des formats rap.

Il est probablement la plus grande rencontre artistique de ma vie. Il est Français, Parisien, et affilié au label Roche Musique. À l'instar du rappeur Dabeull qui vit à Bruxelles. C'est lui qui nous a présentés lors d'une soirée dans son appartement. Crayon était installé au piano, on s'est mis à jammer. Je l'observais et je flashais... Moi, j'avais une vision très "rapologique" : trouver un instru, le travailler, puis poser dessus. Mais lui procédait tout à fait autrement. Sa manière de faire de la musique m'a complètement ouvert l'esprit. Il s'amuse, il sait tout faire et n'a aucune limite ! Ce qui prime pour lui, c'est l'émotion. Quand je me suis retrouvé à Paris pour réaliser *Alt F4*, je l'ai appelé et il a débarqué tout de suite. Depuis, on bosse ensemble. Sur ce dernier album, j'ai bossé avec plein de monde (Phasm, Ozhora Miyagi, PH Trigano, Twenty9, etc.), mais Crayon a pris la place de chef d'orchestre, de D.A.

Deux yeux est même quasiment électronique dans sa construction, une première pour vous.

On ne s'est mis vraiment aucune barrière dans la conception d'*Au Revoir Siméon*. Mais on voulait néanmoins donner une couleur particulière à l'album, en trouvant le bon équilibre entre organique et synthétique, entre rap et chant... Crayon a également apporté un soin particulier au traitement des voix, des batteries et des synthés, pour créer cette uniformité, avec un choix d'accords souvent d'inspiration jazz, soul ou gospel. Ça, c'était l'idée de départ. Mais, au final, on est quand même parti dans tous les sens ! Et finalement, cela correspond bien à l'état d'esprit dans lequel j'étais au moment de faire ce disque. Un processus hétérogène, avec des pics, des "downs"... *Deux yeux* en est la démonstration : au départ c'était un morceau trap sur un fil de piano, devenu jersey, puis finalement électro. Avec ce "track", j'ai vraiment l'impression qu'on est allé au bout des choses, qu'on a tout exploré. Et j'ai hâte de le jouer en live car il a, je pense, un gros potentiel scénique.

Pourquoi ce titre *Au Revoir Siméon* ?

Il est avant tout inspiré par la première grande désillusion amoureuse que j'ai vécue, après huit ans de relation. Je suis passé par différentes phases, tantôt en me focalisant à fond sur ma

musique, tantôt sur le sport. La réalisation de l'album et cette période ont duré plus ou moins une année et demie, au terme de laquelle j'ai réalisé que quelque chose avait changé en moi. Pour un bien comme pour un mal. Avant cela, tout glissait, je n'avais jamais dû réellement me poser de questions. J'ai désormais un regard plus réaliste et moins adolescent sur l'amour, une vision beaucoup plus complexe du couple. Le fait que ce soit aussi difficile, de trouver quelqu'un, d'entretenir une relation saine, d'être là pour l'autre sans jamais s'oublier... j'y vois une forme de beauté. Cette vision-là s'accompagne de la perte de quelque chose, d'une forme d'innocence. La fin d'une certaine magie. Le titre de cet album fait référence à cela, tout en laissant une part d'interprétation. Il a un petit côté Kanye West aussi, et ça me plaisait. Je dis au revoir à cette partie de moi qui ne reviendra pas, la candeur est restée là-bas. Mais c'est un processus positif. Là, je suis heureux.

Swing

« J'ai la possibilité d'observer beaucoup d'artistes en développement, qui ont dix ans de moins que moi. Et je suis assez bluffé par eux ! »

L'album traite beaucoup de résilience, un sujet qui habitait déjà vos précédents travaux. Par rapport à quoi, si ce n'est cette romance perdue ?

Il y a eu pas mal de choses... Notamment, la mort de ma grand-mère, longtemps malade, qui est partie de sa propre décision. C'était son choix, mûrement réfléchi, et nous l'avons accompagnée ainsi vers la fin. Il a fallu accepter cette décision, qui lui appartenait, et sur laquelle nous n'avions pas de prise. Jusqu'aux derniers moments, elle était face à nous et nous parlait. Son discours était magnifique. Une dame qui "part" selon ses termes, chez elle, entourée de sa famille et des gens qui l'aimaient. Ce fut un processus à la fois extrêmement troublant et très beau. J'ai vu beaucoup de courage. Aujourd'hui, tout cela m'habite encore... En règle générale, la résilience est un concept crucial, du moins en ce qui me concerne. Très certainement quand on parle d'amour.

Le très beau *No Future* est un titre sans équivoque. À 32 ans, quel regard portez-vous sur les jeunes d'aujourd'hui ?

Ici, au studio Labrique, j'ai la possibilité d'observer beaucoup d'artistes en développement, qui ont dix ans de moins que moi. Et je suis assez bluffé par eux ! Il y a énormément de notions contemporaines, sur la masculinité, l'inclusivité, le rapport aux autres, aux femmes également, que ces jeunes ont intégré sans la moindre difficulté. J'y arrive moi aussi mais au prix d'une démarche active, là où eux y parviennent sans effort. Idem pour le rapport à la technologie et à la musique. J'ai le sentiment que ces jeunes artistes sont tous multi-casquettes. Graphiste, ingé-son, vidéaste, etc. Qu'ils sont nés dedans là où moi j'ai dû et je dois encore apprendre beaucoup... Enfin, le rap a énormément changé lui aussi, du coup leurs références ne sont pas les mêmes que les miennes, les codes sont moins visibles et leur son me semble toujours plus pointu. J'avoue que ça m'impressionne.

Au fil des morceaux, vous abordez aussi la question de la précarité, comme dans *Kobe* ou *Un seul ciel* avec l'excellent Prince Waly. Un mal que vous avez connu ?

J'ai grandi dans un milieu que je qualifierais de classe moyenne. Toute ma famille est issue de la cité-jardin de Homborch à Uccle. Personne n'est riche, personne n'est pauvre non plus. Enfant, je

n'ai jamais ressenti de pression côté financier, mes parents m'en ont préservé. Je n'ai appris que des années plus tard que, lors de certaines périodes, c'était la dèche ! Dans ma vie d'adulte, je n'en ai pas vraiment souffert non plus. Certes, quand je terminais mes études, je squattais des canapés et je mangeais des "Aïki Noodles". Mais je vivais dans un film à l'époque. Chaque fois qu'on avait un concert, j'étais comme un fou, je me fichais même d'être payé... Pour autant, l'argent reste une question qui travaille beaucoup de gens. On évolue dans une société où le quotidien se durcit de plus en plus, où la qualité de vie diminue en flèche. C'est forcément une situation qui me fait réagir.

Dans *Mafia*, c'est celle du racisme qui revient. Un sujet malheureusement toujours d'actualité ?

J'ai grandi dans un milieu plutôt rural et, forcément, j'ai donc été bien souvent confronté aux problèmes du racisme durant ma jeunesse. Un racisme qui prenait différents visages. La plupart du temps, il s'agissait de méconnaissance, d'ignorance, dans le chef de personnes peu instruites, qui n'ont pas voyagé ou qui ne sont pas ouvertes vers l'extérieur. Parfois aussi, malheureusement, ce sont justes des gens idiots. C'est ce qui, je crois, m'a attiré vers Bruxelles : l'ouverture d'esprit, la mixité et la multi-culturalité. Quand je compare la situation actuelle à ce que j'ai vécu jadis, je vois clairement une amélioration. Les discours ont changé, certaines blagues ne sont plus tolérées, la population est mieux instruite ou en tout cas ne peut plus feindre l'ignorance. Cependant, d'autres constats font froid dans le dos, comme la montée de l'extrême-droite partout en Europe, les discours islamophobes de plus en plus assumés... Sans parler de cette cagnotte honteuse pour ce policier en France. (...) C'est donc très paradoxal et je ne pourrais pas vraiment affirmer que les choses se sont tant améliorées. Il y a comme un effet cyclique et la haine finit toujours par revenir. D'autant qu'on évolue dans des bulles algorithmiques où nos croyances sont renforcées en permanence. Quand je vois les résultats des élections, les audiences d'émissions comme TPMP, je me rends bien compte que je ne fais pas partie d'une majorité. Ça reste donc primordial d'en parler.

Enfin il y a *REC030221*, un message vocal de votre père en guise d'interlude. Quelle est l'histoire qui se cache là-dedans ?

Au fil des années, avec le recul, j'ai réalisé qu'une grande part de ma musique comportait pas mal de mots d'esprit ou de références philosophiques. C'est quelque chose dont j'ai hérité de mon père. Le fait de ne pas se formaliser et même de trouver un intérêt au fait de sur-intellectualiser les émotions. De pouvoir partir dans des grands principes, tout en se rendant compte que c'est un peu masturbatoire. Mais j'ai ce réflexe-là parce que ça me fait du bien. Avec mon père, on se lance dans des grandes discussions de ce genre, tout en étant conscients. On argumente sur des concepts bien souvent impalpables et ça nous amuse. Cet interlude sur mon répondeur est extrait d'un de ces débats. Sur le fait de s'accepter comme on est, en se débarrassant des projections passées comme futures, et de vivre pleinement l'instant présent. Ce discours-là m'a interpellé et fait écho au disque, c'est pourquoi j'ai décidé d'intégrer ce message de mon père. Pour l'anecdote, lorsque je lui ai fait écouter pour la première fois, il n'a même pas reconnu sa propre voix (rires).

Swing Au Revoir Siméon

Labrique





album

hip-hop

©DR

Krisy

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Producteur, rappeur, beatmaker, Krisy est à l'origine du sacre du hip-hop bruxellois. Damso, Hamza ou Lous and the Yakuza lui doivent notamment une fière chandelle. En solo, l'homme de l'ombre attire désormais la lumière sur lui via *euphoria*, un premier album qui dépeint les rêves et les cauchemars d'un rappeur en quête de célébrité. Cas de conscience ?

Krisy
euphoria
LeJeune Club



Une belle histoire peut-elle commencer par une vilaine blessure ? Au regard du parcours de Christopher Botuli, c'est assurément une éventualité. Prédestiné à briller sur les parquets, balle de basket à la main, le sportif bruxellois s'est vu dans l'obligation de repenser son plan de carrière à l'écart des paniers à trois points, le jour où son ménisque a refusé de monter sur le terrain. « Au début, je me disais que l'affaire serait réglée après quelques séances de kiné, rejoue-t-il. Mais ça ne s'est pas déroulé comme prévu... » Le genou en berne, il doit en effet renoncer à ses cinq entraînements par semaine. « D'un coup, je me

suis retrouvé avec du temps libre. C'est comme ça que je me suis mis à produire des sons sur mon ordinateur. »

Après un bref apprentissage sur des logiciels dénichés en libre accès, l'ex-basketteur enfile le maillot de LeBoy Krisy'B et prend la balle au (re)bond, alignant au passage ses premières mixtapes. Dans la foulée, il inaugure LeJeune Club, un label agencé pour répondre aux besoins des néophytes du rap bruxellois. « Cette structure était un moyen de mettre le rap belge sur la carte, explique-t-il. J'étais entouré d'artistes super doués mais aucun n'avait alors les moyens de se payer un studio d'enregistrement. Je suis donc arrivé avec des solutions... » Pour bien séparer ses tâches, le propriétaire des lieux devient De La Fuentes, un alias sous lequel il enregistre Batterie Faible et Ipséité, les deux premiers essais de Damso. Il signe ensuite une mixtape pour le compte d'un rookie prénommé Hamza, avant d'enchaîner des sessions avec Caballero & JeanJass, Shay, Kobo, Roméo Elvis, Geeeko, Swing ou Lous and the Yakuza. En France, son nom apparaît aussi à l'affiche de véritables blockbusters. Booba, Vald ou PLK bénéficient notamment des services du producteur bruxellois.

Si Krisy provoque la réussite des autres, il joue aussi la gagne en solo. Ainsi, en janvier 2017, il devient le premier artiste francophone à se produire sur les réseaux de la plateforme berlinoise Colors. Une performance, forcément haute en couleurs, qui révèle la douceur de son flow et l'assurance de ses mots. Le titre interprété, *Julio & Sa Gogo Danseuse*, est aussi prétexte à confesser un péché mignon : un béguin pour les chansons de Julio Iglesias. « En tant que producteur, je sample beaucoup de vieux trucs. C'est comme ça que je suis retombé sur les vinyles de Julio Iglesias : des disques dans lesquels j'ai trouvé de nombreuses sources de satisfaction. »

Krisy

« Dans ce métier, il faut se méfier des compliments. Parce qu'ils ont tendance à altérer ton ego. »

Pour l'heure, le bonheur de Krisy tient surtout à *euphoria*, un premier album sur lequel il affirme sa technique et précise ses qualités de scénariste. De bons morceaux en sketches rigolos, l'artiste parvient à brosser le portrait d'un rappeur rongé par ses envies de briller. « C'est un récit fictif, mais inspiré de faits réels, précise-t-il. Dans ce métier, il faut se méfier des compliments. Parce qu'ils ont tendance à altérer ton ego, à bousiller tes relations amicales et familiales. La célébrité présente des avantages, évidemment, mais aussi beaucoup d'inconvénients. J'ai pu les observer de près avec l'ascension de Damso. Moi, je tiens à ma liberté. Je veux faire mes courses à l'aise, me promener avec ma grand-mère dans le parc. Je n'ai pas envie d'organiser mes journées en fonction de la personne que je suis devenue aux yeux des gens. »

Ce premier album de Krisy est aussi marqué par des duos avec Alpha Wann, Lous and the Yakuza ou, plus étonnant, avec Marc Lavoine. « J'ai grandi en le regardant chanter à la télé. C'est le crooner préféré de ma mère et de mes tantes. Je cherchais un collaborateur capable d'interpréter la voix de ma conscience. Il a tenu ce rôle à la perfection. » D'un gentleman à l'autre, les échanges de bons procédés accouchent d'une chanson bien stylée et soulignent quelques vérités sur les vices cachés du métier. Un bon filon.



EP

chanson-pop

©THEO DUBOIS

Mia Lena

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

L'autrice-compositrice-interprète Mia Lena se dévoile sur *Ptit Ange*, un premier EP thérapeutique niché entre journal intime et clope au balcon.

Été 2021. Du haut de ses 23 ans, la bruxelloise Mia Lena se met à écrire ses premières chansons en français. « Pendant très longtemps, j'ai écrit en anglais. Puis il y a eu le décès de mon père à mes 18 ans, puis l'université. J'ai été de plus en plus entourée de personnes francophones et je sentais que je tournais en rond en anglais », explique l'artiste. Après deux ans passés à composer dans sa bicoque, elle nous présente *Ptit Ange*, un EP de 8 titres qui naviguent entre mélodies au piano et productions léchées, teintées d'autotune. « Je commence tous mes morceaux au piano. C'est le seul instrument que je maîtrise tout à fait et qui me permet de poser des mélodies, de faire des bases d'accord et d'avoir une structure. Mais c'est un squelette : le piano, parfois on le garde, parfois on ne le garde pas du tout », ajoute-t-elle. Arrangé et enregistré en collaboration avec L'Œil Écoute Laboratoire, le disque se caractérise par une libération musicale et un retour aux sonorités crues, authentiques : sur *Ptit Ange*,

on retrouve des piano-voix classiques comme *Belle* et *Note Perso*, mais aussi des morceaux plus alternatifs tels que *Minuit* ou encore *Visage Pâle*.

Un disque de nuit, sombre et intime, tant au niveau des sonorités que des thèmes abordés : entre la perte de repères et la flemme éternelle, Mia Lena se livre à cœur ouvert. « C'était mon avant-dernière année d'études à l'IHECS. Je sortais beaucoup, j'avais du mal à m'imposer un rythme de vie. Je n'étais pas hyper saine dans mes fréquentations, mon entourage, mes sorties, mes relations amoureuses, etc. Tout était un peu chaotique. Mais je m'en foutais, je vivais », déclare l'artiste. Aujourd'hui, elle reprend du poil de la bête. Ancrée et lucide, elle affirme d'un ton rieur : « Cette année, il m'est arrivé plein de galères. Mais j'arrive à prendre les choses avec une certaine distance parce que j'ai écrit des chansons. Ça m'a énormément soulagée : maintenant, je me sens beaucoup mieux dans mes baskets ». Comme quoi, la musique a vraiment quelque chose de magique.



album

musiques-urbaines

©LE MOTEL

Halibab Matador

TEXTE : DIDIER STIERS

Alban Murenzi a quitté le pont du navire *YellowStraps* mais pas pour autant sabordé sa carrière musicale. Nouvel élan : ce projet tout personnel... et un premier album !

Le disque s'intitule *Souvenirs* et son auteur espère désormais le voir sortir aussi en vinyle. Déjà pour l'objet en lui-même, toujours top pour mettre un visuel en valeur. « L'idée de me lancer seul a toujours existé depuis que je fais de la musique, raconte Alban. Mais je m'impliquais beaucoup plus dans *YellowStraps* avec mon frère. J'avais pas mal de maquettes mais comme rien ne pouvait vraiment se construire, j'ai un peu laissé tout ça de côté. » Et puis, l'occasion de s'y remettre s'est présentée. Depuis trois ans, il ne fait plus "officiellement" partie du duo formé avec son frère Yvan. « Je continue à composer et à produire, précise-t-il, et je pense que ça va toujours être le cas. Parce que lui et moi faisons de la musique ensemble depuis toujours, ça n'a pas changé, pas plus que notre lien. »

Mais pour l'heure, voilà donc *Souvenirs*. Dix plages instrumentales traversées de soul, de jazz, de hip-hop et même d'électronique. « Je commence habituellement par des batteries. Une fois que j'ai une boucle qui me plaît, j'essaie

une mélodie avec la guitare. Ou parfois avec un sample, quand j'en entends un qui m'intéresse. Ensuite, dès que j'ai une démo qui ressemble à quelque chose, j'invite parfois des musiciens plus doués que moi pour tel ou tel instrument à venir embellir le morceau et amener une touche plus professionnelle. »

À l'image de ce que dégage un morceau comme *Mmoths* (un clin d'œil à Jack Colleran, un musicien irlandais qui œuvre dans l'électronique sous ce pseudo), *Souvenirs* dégage quelque chose d'onirique, de mélancolique, de nostalgique... « C'est aussi pour ça que j'ai intitulé ce disque *Souvenirs*. C'est comme ce sentiment un peu triste et joyeux en même temps qu'on peut ressentir quand on voit défiler sa vie. » Mélancolique, Alban Murenzi ? « Ce qui est fou, c'est qu'il ne s'agit pas d'un sentiment que je ressens moi-même souvent. Mais par contre, la musique qui me touche le plus a toujours ce côté un peu mélancolique dans les accords et la mélodie. Et c'est vraiment ça que j'ai voulu retranscrire. »



fusion-world/électro

album

©DAVIDE BELOTTI

Chouk Bwa & The Ångströmers

TEXTE : DIDIER STIERS

C'est l'histoire d'une rencontre. Entre électronique et percussions traditionnelles. Entre musiciens haïtiens et un duo français qui a installé ses pénates en Belgique...

Sorti en octobre sur l'intéressant label suisse Bongo Joe, *Somanti* est déjà le deuxième album de ce "tandem" que forment Chouk Bwa et les deux d'Ångströmers (Frédéric Alstadt et Nicolas Esterle). Soit une invitation à la transe en neuf morceaux. Six étant issus de la tradition haïtienne et trois de la plume du chanteur et percussionniste Gomez "Djopipi" Henris. Le tout puisant dans le rituel et la tradition vaudous.

« Au début, nous sommes allés plusieurs fois en Haïti pour enregistrer et passer du temps dans des cérémonies, raconte Frédéric Alstadt. Pour vraiment s'imprégner, afin d'être au plus proche dans les éléments électroniques qu'on propose. Pour vraiment découvrir les transes sur place et pas se contenter d'être avec les Chouk seulement quand ils tournent avec nous en Europe. » C'est en 2014, alors que Chouk Bwa cherche un enregistrement avant de passer à la RTBF, que le groupe croise la route d'Ångströmers. En 2016, ces derniers mettent leurs machines au service des musiciens d'Haïti et, le temps d'une

résidence, les deux entités sortent un 45T. Depuis, deux albums ont vu le jour...

« Au début, quand on venait ici, raconte-t-on du côté de Chouk Bwa, on jouait simplement en acoustique. Avec les deux Ångströmers, on a vu que ça allait marcher, parce qu'à l'aide de l'électronique, ça rendait les tambours plus vivants. » Sans pour autant que cela soit une trahison ? « Non, ça ne change rien de ce qu'on est. La base reste chez nous, ce sont toujours les percussions qui sont au-devant. On fait un mélange avec les Ångströmers et puis boum, on s'éclate ! C'est comme la cerise qu'on met sur le gâteau, quoi ! »

C'est qu'il y a là-dessous toute une culture, impossible à appréhender en une fois, et dont on s'imprègne en Haïti dès le plus jeune âge. « On ne peut pas tout donner comme ça parce que c'est tellement riche. Ils l'ont vu quand ils sont venus en Haïti. » Frédéric Alstadt et Nicolas Esterle confirment : « Petit à petit, la rencontre s'est opérée, avec la compréhension de ce qui se passe ». Et les Chouk Bwa de conclure : « C'est pour ça qu'on dit aux gens de venir nous voir en Haïti ! ».



album

post-rock

©ALICE KHOL

River Into Lake

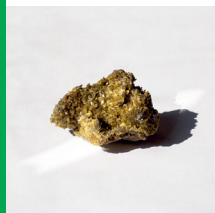
TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

On ne présente plus Boris Gronemberger, musicien (Girls in Hawaii, François Breut...) mais aussi compositeur et interprète au sein de River Into Lake (anciennement VO). Voici que débarque un deuxième album !

L'idée de départ vient d'Alice Kohl, une réalisatrice qui souhaitait faire un clip vidéo sur l'un des morceaux de Boris. Puis de fil en aiguille c'est devenu le court-métrage *Tarot* (sorti officiellement le 5/11/23) sur la danseuse queer Justine Theizen en questionnement sur son orientation sexuelle. Le film, maintes fois primé, devait se décliner en 5 volets comme un tirage de *Tarot*. Boris a donc proposé à Alice de faire un EP 5 titres devenant finalement un album complet. « Au départ c'étaient des extraits de morceaux qui n'existaient pas encore, il a fallu imaginer la suite. J'ai dû me replonger dans ce que j'avais fait pour le film et dans la foule j'ai composé d'autres titres pour arriver aux 11 tracks de *Rise and Shine*. ». Le résultat est somptueux. Le travail par superposition de couches sonores offre une texture unique et subtile mêlant les sonorités 70's de la basse aux guitare 80's avec quelques touches électro. Voire même quelques influences hip-hop comme sur *Be confident*, le morceau d'ouverture. Toujours dans

cette ambiance cinématographique *EMdR* et *Beside you* sonnent plus catchy « J'assume totalement mon côté alambiqué, à la recherche de riches harmonies. Pour ce disque, je me suis forcé à ne pas mettre trop de couches pour que le projet soit défendable à 4 ou 5 sur scène. » Puis il y a la voix touchante de Boris, véritable guide pour évoluer dans ce bel univers, un timbre un poil nostalgique à l'instar du leader d'Elbow, Guy Garvey. *Rise and Shine* sera joué en live avec un interprète à la fois chanteur et batteur, 2 instruments qu'il maîtrise parfaitement. L'album sera dans les bacs le 23 février et *River Into Lake* sur scène dans le cadre des Nuits Botaniques le 28 avril prochain.

River Into Lake
Rise and Shine
Humpty Dumpty
Records





©ARTHUR GAU

R'n'B

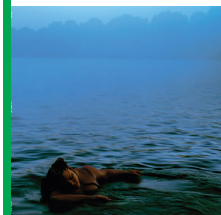
EP

Stacey

TEXTE : LOUISE HERMANT

L'autrice-compositrice revient avec *Overblue*, un deuxième EP dans lequel elle évoque sa place dans le monde et le milieu de la musique.

Stacey
Overblue
62 Records



Quand elle sort ses premières chansons, il y a deux ans, elle espère que quelques copains se dévouent pour les écouter. Stacey a composé et produit ses titres seule, dans sa chambre. Elle n'envisage pas, alors, que sa musique puisse dépasser les murs de sa piaule. Et pourtant, très vite, tout s'accélère. Les amateurs de soul affectionnent son timbre de voix singulier et les défenseurs de la musique alternative plébiscitent la richesse de ses influences, entre électro et R'n'B. Portée par le bon accueil de Green Onyx, la Bruxelloise d'adoption enchaîne les dates, de Dour aux Nuits Botanique en passant par l'AB, et se fait une place dans le paysage musical belge.

Un milieu qu'elle perçoit comme compétitif, surtout entre les artistes émergents. « On essaie tous de se montrer unique et différent. C'est un environnement très peu solidaire. » Un ressenti qu'elle transpose en chansons dans *Overblue*. Elle y évoque ses anxiétés, la pression de l'industrie, les attentes de ses pairs et du public, ses responsabilités nouvelles. « La musique a toujours été une activité passive pour moi. Elle a toujours été là, quoi qu'il arrive, car j'ai grandi dans une famille de musiciens. Mais tout d'un coup, là, c'est devenu un métier, quelque chose de sérieux. Avec des gens qui te donnent des deadlines et des équipes à manager. »

L'autrice-compositrice interroge la notion de survie et explore ses capacités de résilience. Dans *Selfish*, l'artiste d'origine martiniquaise sample un discours de l'activiste afro-américain Darnell L. Moore lors d'une conférence organisée par bell hooks. « L'extrait demande ce que l'on serait, nous, les noirs, si on vivait dans un monde qui aime les noirs. Les noirs sont, partout, toujours victimes de discriminations et de violences ». Pour Stacey, leur travail est aussi de s'imaginer en dehors de cette case de la haine. « C'est là qu'on casse des murs. »

Stacey

« On va souvent dire que ce que font les chanteuses est doux et joli. Quand les hommes font exactement la même chose, on n'utilise pas les mêmes mots. »

Des injonctions tenaces

Pour la première fois, elle fait appel à plusieurs musiciennes et musiciens pour l'épauler, sollicite le regard de Daniel Bleikolm (Robbing Millions, Baloji) pour l'aider pour la production et enregistre dans un studio. En collaborant davantage, Stacey parvient à se dépasser, oser d'autres sonorités, creuser cette tension entre l'organique et le numérique mais aussi, à trouver sa communauté. « Au début de l'EP, je suis toute seule. Et plus on avance, plus il y a de chœurs et d'éléments. Musicalement, la fin est plus positive et majeure. »

Depuis le début de sa carrière, Stacy Claire déplore être souvent désignée comme chanteuse et regrette que ses qualités de productrice ne soient pas appuyées. « On va souvent dire que ce que font les chanteuses est doux et joli. Quand les hommes font exactement la même chose, on n'utilise pas les mêmes mots et on va plutôt dire qu'ils révolutionnent la musique. » Pour les femmes, cette grandiosité n'existe pas, assure-t-elle en ajoutant que pour obtenir l'étiquette d'artiste, il faut davantage multiplier les casquettes.

En plus d'être productrice, chanteuse, musicienne et autrice, la Toulousaine d'origine s'implique aussi dans les visuels de son projet : des clips aux photos en passant par la scène. Pour l'ancienne étudiante en cinéma, cet aspect-là doit d'autant plus être travaillé quand on est une femme. « Les mecs, ils se ramènent en tee-shirt et en jean et ça ne pose pas de problème. Nous, on doit réfléchir pendant longtemps, assure-t-elle. J'ai fait des années de guitare, j'ai tout produit et tout mon travail peut être rayé car je porte un jean et qu'on ne va parler que de ça. Il y en a marre. La prochaine fois, je débarque en pyjama ! »



EP

100%-organique

©JORIS NGOWEMBONA

Jean-Paul Groove

TEXTE : DIDIER STIERS

Le nom du groupe peut prêter à sourire mais les trois qui le composent sont des plus sérieux quand ils travaillent pour... mettre du fun sur le dancefloor. On s'en rendra compte avec leur EP et leur concert au Botanique, annoncés respectivement pour les 7 et 22 février.

Is sont pour ainsi dire parmi les derniers-nés de cet incubateur qu'est le Volta à Bruxelles, l'endroit qui a déjà accueilli et accueille toujours TUKAN, ECHT! ou encore Lander & Adriaan. Tous ces jeunes gens qui s'approprient les codes de la musique électronique et investissent le dancefloor avec un minimum de "machines", voire aucune, mais un maximum de "vrais" instruments.

Jean-Paul Groove, c'est Nils Hilhorst (guitare), Jeremy Debuysschere (basse) et Denis Baeten (batterie). Tous les trois sont issus du Conservatoire, tous les trois viennent du jazz et, un jour, tous les trois ont basculé du "Côté Obscur". Mais pourquoi? La réponse fuse,

dans un éclat de rire: « Le jazz, c'est chiant! ». Ensuite, plus sérieusement: « On répétait pendant le Covid et on a répété extrêmement souvent. Trois fois par semaine au minimum. Vu qu'on jouait beaucoup ensemble, la musique évoluait progressivement. On cherchait des directions, on essayait des choses. On a amené des effets de guitare, de basse et on s'est dit que tel ou tel petit son électro méritait d'être plus approfondi... C'est surtout dans les premiers concerts qu'on ressentait qu'on était encore fort sous l'influence jazz, fusion et compagnie, avec des solos, mais aussi quelques petites bribes de musique électronique. Et on s'est rendu compte que ça, c'était non seulement hyper kiffant à jouer mais aussi que le public y répondait bien. Et donc, on a de plus en plus viré dans cette direction. »

Parce qu'ils composent réellement à trois, le processus créatif est chez Jean-Paul Groove plus long que la moyenne. C'est une recherche, comme le résume le trio: « Ça nous est déjà arrivé de répéter pendant deux mois et de ne rien trouver. À chaque répète et rien ne sort... On a déjà été plusieurs fois au bord du découragement mais on a continué à chercher. Et puis un jour, ça peut être simplement Nils qui se baisse, pour tester un effet, c'est sur une seule corde de guitare mais, en fait, on trouve un son! ».

Staco

« Rien n'est préenregistré! Les "machines", ce sont les pédales d'effets. »

Énergie rock

Premier jalon de ce début de parcours: Violent Party Music. Un EP de cinq titres, garanti cent pour cent sans machines. Enfin, entendons-nous sur le terme. Qu'en est-il de ces effets, qu'on entend par exemple très bien sur un morceau comme Baboon? « Rien n'est préenregistré!, insiste Denis. Par contre, les "machines", ce sont les pédales d'effets. » Jeremy détaille: « Tout ça, c'est juste une modification du signal de basse et de guitare. Nils est venu avec pas mal d'effets au début, ensuite moi aussi. C'est devenu comme une inspiration mutuelle. Quand tu vois ce qu'il est possible de faire avec des effets, des multi-effets... dès que tu lies un outil aussi complet à la création, tu peux pousser le truc méga loin! ».

Mais alors... à quoi cela sert-il donc d'imiter des sons de synthétiseurs avec une basse ou une guitare? « La réponse à cette question, c'est que tu ne joues pas du synthé et de la basse de la même manière. Dans la manière dont tu vas jouer, ça va créer des choses tout à fait nouvelles. Et dès lors, tu composes autrement. C'est ça qui est intéressant, tu as une autre énergie, qui t'est propre. Une énergie assez brute et rock qu'on a envie de conserver. » Là aussi, entendons-nous sur le terme: « C'est justement cet aspect brut, joué avec des instruments, avec un toucher qui fait que ça se ressent peut-être un peu plus dans l'énergie, dans l'articulation, dans les inflexions... » Ce n'est pas pour rien qu'on trouvera sur cet EP des compos intitulées Trash Club ou Furious Drive!

Jean-Paul Groove
Violent Party
Music
Luik Music



avant-garde

album

©NATHAN MBOUEBE

Reinel Bakole

INTERVIEW : LOUISE HERMANT

L'artiste pluridisciplinaire publie un premier album passionnant. Un long format plus expérimental et engagé que ses précédentes livraisons.

On la découvre pour la première fois sur scène il y a plusieurs années lors d'un petit événement organisé au bord du canal à Anderlecht. Malgré le lieu atypique et une audience clairsemée, Reinel Bakole sort le grand jeu, avec musiciens, chorégraphies et costumes. Peu importe les circonstances, l'artiste pluridisciplinaire parvient à installer un univers riche et singulier. Pour la Bruxelloise d'origine congolaise, ses concerts s'apparentent à des performances, à des expériences immersives.

« J'ai de la chance de pouvoir jongler entre plusieurs disciplines, mais c'est aussi plus exigeant, assure-t-elle. Je dois puiser dans différentes sources d'énergie, c'est parfois épuisant, même si j'adore endosser les rôles de chorégraphe, directrice musicale, chanteuse et danseuse. »

Depuis, on a pu la voir à Bozar pour une carte blanche, à Couleur Café, au Printemps de Bourges et bientôt à Eurosonic. En février, elle sera à l'AB pour présenter *Healing Exhaustion*, qui navigue entre jazz, soul, électronique et expérimental. Après plusieurs EP, elle publie un premier disque brillant, dans lequel elle laisse transparaître son engagement, appelle à plus de justice et préconise de sortir de sa zone de confort.

Rencontre au coin du feu, dans son appartement à Schaerbeek.

Pour votre EP précédent, c'est un voyage au Congo qui vous a inspiré. Qu'est ce qui vous a guidé cette fois-ci ?

Reinel Bakole : Je suis fort inspirée par tout ce qui se passe autour de moi, par mon travail introspectif et mes expériences. Mais dans ce cas-ci, je sentais que ça allait au-delà de moi. Je voulais me poser et regarder où on en est en tant que société. J'ai écrit ces chansons il y a quelque temps et celles dans lesquelles j'évoque des conflits politiques et sociaux sont encore plus d'actualité aujourd'hui. Je voulais construire un message d'engagement. Je ne voulais pas qu'être dans l'observation, de soi ou de l'autre, mais aussi appeler à la mobilisation.

Reinel Bakole

« Pour moi, tout ce que je fais est politique. Je le suis déjà en tant que personne : en tant femme, noire et queer. Ma présence est politique. »

Comment avez-vous conçu ce disque, dans quel état d'esprit et quelles conditions ?

Les deux dernières années, j'ai sorti deux projets. J'ai fait beaucoup de performances. J'ai emmagasiné de nombreuses expériences et émotions. À un moment, je dois vider tout ça. Cela passe par beaucoup d'écriture, par des dessins, des photos, des films... Je passe mon temps à créer des moodboards et à rassembler plein d'informations. Tout est très intuitif. Après cette première phase, je me demande quels sons mettre là-dessus, quelle direction musicale j'ai envie de prendre : est-ce que je veux un album expérimental ? Ou aller vers la soul ? Ou bien me rapprocher de l'électronique ? Grâce à différentes rencontres, j'ai pu aller chercher d'autres sonorités et inspirations.

Dans *Red Soil*, on entend des extraits d'un discours. D'où viennent-ils ?

Les extraits proviennent d'une interview de bell hooks. Elle parle de la place donnée aux femmes trans dans cette société blanche et hétéro. Des personnes comme tout le monde, qui doivent encore malheureusement subir des discriminations. Comme toutes les personnes queer de couleur en général. Je voulais inclure ce thème de manière poétique. Je crois que l'activisme peut effrayer au premier abord, on se dit que c'est trop intense. J'essaie d'amener certaines luttes de manière plus douce et accessible. La musique est l'un des langages les plus universels. C'est une manière de planter des graines et de toucher les bonnes personnes. Pour moi, tout ce que je fais est politique. Je le suis déjà en tant que personne : en tant femme, noire et queer. Ma présence est politique. Ça allait de soi de parler de ça.

Rotnol Bakolo

« Je pense que tout artiste est responsable d'une mission particulière, chacun à son niveau. »

Votre EP précédent était accompagné d'un court-métrage. L'aspect visuel occupe une place importante dans vos projets. Ce sera encore le cas cette fois-ci ?

It's coming ! Cette fois-ci, j'avais vraiment envie de me concentrer sur la musique. Pour mes premiers EP, j'en étais vraiment à mes débuts, je voulais donc marquer le coup et montrer tout ce que je pouvais faire. Avec *Healing Exhaustion*, je voulais grandir musicalement et développer ma voix. C'est un challenge que je me suis donné. J'ai un état d'esprit assez académique à cause de la danse. Je devais suivre des cours, des entraînements. Tout était très rigoureux et studieux. Parfois, j'ai un peu du mal à juste expérimenter et m'amuser. J'essaie de plus le faire pour la musique mais je n'y arrive pas encore. Et c'est important pour moi de sentir une évolution par rapport à mes précédents projets.

On décrit souvent votre musique comme avant-gardiste. Vous vous retrouvez dans ce terme ?

C'est beaucoup de pression ! Je pense qu'on me décrit moi, comme ça. Je crois que cela est dû à la manière dont j'amène mon art, qui est assez hybride. Quand je suis sur scène, ça doit marquer le public de voir une artiste qui danse et rassemble des mondes différents mais qui font tellement sens ensemble. Je comprends d'une certaine manière ce qu'ils veulent dire car c'est rare de voir ça sur scène. La jeune Reinel, elle cherche ça partout. Je crois que c'est pour ça que je le fais avec urgence et passion. Les deux rares shows où j'ai ressenti ça récemment, c'étaient ceux de Rosalia et Nathy Peluso. C'est rassurant, aussi, de voir ça car ça fait peur de prendre cette voie-là.

Vous avez l'impression d'aller à contre-courant ?

Je me questionne souvent. Est-ce que les gens vont bien recevoir mon art ? Est-ce que je l'amène de la bonne manière ? Mais même si je doute, je fonce. Je crois que ça m'aide à innover. Je crois aussi que ça peut inspirer. Beaucoup d'artistes viennent saluer les risques que je prends. Je pense que tout artiste est responsable d'une mission particulière, chacun à son niveau. C'est un risque car j'ai renoncé à signer avec Sony en pop soul, à gagner de l'argent. Je suis en accord avec ce choix-là. Je construis ma propre famille, avec des gens qui croient en moi. Là, je viens de recevoir un appel d'une boîte de booking londonienne qui veut travailler avec moi. Je ne m'y attendais pas ! Je suis trop contente de pouvoir élargir mon réseau au fur et à mesure. Et de ne pas le faire de manière conventionnelle.



EP

chanson-pop

© MATIAS BATALLA

Orlane

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Un parcours atypique, une plume d'une rare justesse, une approche originale et des couleurs vives dans les mélodies... Orlane décompose la palette des sentiments sur son premier EP *Prisme* et s'inscrit déjà dans le futur.

La première fois que nous avons croisé son chemin, c'était sur une place publique spadoise, en marge des Francos en juillet 2023. Orlane concourait dans le Franc'Off. Elle n'a pas gagné. On s'en fout. Celles et ceux qui étaient devant la scène sont tombés sous le charme. Nous aussi. Un naturel confondant, des mots qui font mouche, des arrangements qui osent, ici, une poussée de saxophone, là, des guitares dream pop ou des claviers plus dark. En quittant la scène, elle nous donnait rendez-vous pour son premier EP. Cet EP est sorti. Il s'appelle *Prisme* et il y a une bonne raison. « *Le titre s'est imposé de lui-même.*

Le prisme, c'est la décomposition de la lumière, des couleurs et du temps », explique la jeune femme originaire de Philippeville. En cinq chansons, Orlane parcourt les étapes d'une vie en clair-obscur, souvent la sienne. Elle y colle des sonorités mixant pop moderne, chanson française et électro. « *J'évoque un souvenir d'enfance douloureux dans Prison dorée. Les Jeux dangereux sont ceux de l'adolescence avec ces rites d'initiation parfois borderline. Tempo s'arrête sur ce passage à l'âge adulte lorsque nous essayons de nous installer dans une relation sentimentale durable. À quoi tu penses est une autofiction qui*

interroge la vieillesse avec tout ce que ça comporte de nostalgie et de regrets. »

Orlane est cartésienne et studieuse. À seulement vingt-quatre ans, elle a décroché son diplôme en médecine. Orlane lit aussi beaucoup. Pas que des syllabus. Poétique, riche en métaphores et nourrie de littérature française, la plume d'Orlane séduit autant par sa fluidité que par sa profondeur. Et puis, il y a ce petit bonus qui fait la différence. Orlane voit des couleurs dans les sons et les mélodies qu'elle entend. Cette particularité porte un nom scientifique : la synesthésie. On ne va pas faire son malin, avant notre rencontre, on ne savait pas ce que c'était. Elle comprend. Elle rigole et puis nous explique. « *La synesthésie, c'est le fait d'associer naturellement deux sens. Certaines personnes mettent des odeurs ou des goûts sur les mots. Moi, ce sont les couleurs qui me viennent à l'esprit. J'ai voulu représenter cette caractéristique dans le EP où chaque chanson a sa couleur, ainsi que dans la pochette du vinyle qui change de tonalité en fonction de son orientation. Il y a toute la palette des sentiments.* »

On vous conseille aussi de jeter un coup d'œil sur son compte TikTok. La jeune femme y déborde de créativité.



album

20^e-siècle

©LARA HERBINIA

Élodie Vignon & Éric Lederhandler

INTERVIEW : VANESSA FANTINEL

Quatre œuvres encore peu représentées, dont un voluptueux Sibélius et un Fauré tout en dentelles : la pianiste Élodie Vignon, le chef d'orchestre Éric Lederhandler et l'ensemble Czech Virtuosi composent un programme qui traverse l'Europe, de la Finlande à l'Andalousie en passant par la France, à l'aube de la modernité.

Sibélius, Fauré, de Falla et retour à Sibélius... Comment avez-vous construit le programme de ce disque ? w

Élodie Vignon : Je souhaitais un disque qui fasse la part belle à l'orchestre. Mon amour pour le début du 20^e siècle nous a portés assez rapidement vers les *Nuits dans les jardins d'Espagne*. De Falla fait appel à un pianiste soliste dans cette pièce qui est en même temps une symphonie concertante. Ça permettait de poursuivre le travail entamé dans ma discographie et nous avons rapidement fait le lien avec la ballade de Fauré, initialement écrite pour piano seul, puis réorchestrée. Musicalement, je cherchais aussi à poursuivre l'exploration initiée dans mes précédents albums. La recherche de sonorités, articulations, contrastes, qui sont des problématiques similaires à celles rencontrées par un chef d'orchestre. J'ai donc ensuite passé la main à Éric pour le complément de programme.

Éric Lederhandler : Sibélius est un compositeur avec lequel j'ai toujours eu de grandes affinités. C'est cohérent chronologiquement, fin 19^e, mais aussi pour son approche "nationale" de la musique, avec l'expression d'un substrat culturel populaire fort, qui résonne avec la musique de Manuel de Falla. J'ai volontairement choisi deux aspects les plus extrêmes de sa musique : le côté légendaire, héroïque tiré des *Légendes de Lemminkäinen*, une pièce de concert qui nécessite des cordes redoutablement vaillantes et dont je savais que les Czech Virtuosi s'empare-raient avec brio ! Et le Sibélius abstrait, éthéré du *Barde*, pièce qui exige une concentration extrême, très peu jouée et qui a peu la faveur des concerts. J'invite d'ailleurs à écouter le disque dans l'ordre et le contexte proposés. Le barde, c'est le conteur de la saga dans la culture de Sibélius, il est incarné par une harpe qui ponctue l'orchestre, c'est vraiment la mise en atmosphères d'une situation, d'un personnage mythique qui raconte une histoire. Je trouve que c'est très beau que ce disque, après toutes ses couleurs, se clôture sur une espèce de point d'interrogation, nous laissant un peu avec un pied en l'air...

ÉV : C'est une trajectoire musicale qui propose finalement une forme d'élévation !

Élodie Vignon

« Musicalement, je cherchais à poursuivre l'exploration initiée dans mes précédents albums. »

Et l'élévation, c'est la trajectoire des *Songes*... justement, le titre du disque !

ÉV : Oui, on termine avec quelque chose d'onirique après un chemin musical qui peut faire penser à la figure de "wanderer", le "voyageur", mais qui englobe aussi le voyage intérieur. En explorant des couleurs différentes de l'Europe à un moment clé de son histoire, à l'aube de la modernité, on est dans quelque chose d'atmosphérique, une musique qui travaille les impressions du moment, sensations, odeurs, couleurs, ... Contrairement au romantisme qui exprime des sentiments, on est plutôt ici dans la sensation. *Songes* est aussi la continuité des enregistrements précédents avec Cypres : *Dans l'air du soir*, *D'ombres*, ... des titres qui font référence à une musique qui peut se comparer à de la poésie, en ce qu'elle porte l'empreinte d'un moment présent.

ÉL : "Songer", c'est "rêver" mais aussi "penser". Un mot à la fois directionnel et suffisamment vague pour que chacun puisse s'y retrouver au travers des pièces.

En tant que pianiste, d'où vient ce désir d'un disque avec orchestre ?

ÉV : J'ai rencontré Éric il y a un peu plus de deux ans et un intérêt commun pour la musique française s'est vite révélé. Un premier programme de concert a vu le jour, "à la française" où, comme

ici, nous avons déjà de la musique d'inspiration espagnole. C'est en élaborant d'autres idées de programmes que l'envie d'enregistrer quelque chose ensemble est apparue, avec le choix de pièces concertantes avec orchestre.

ÉL: Quand on s'est rencontrés, une sympathie et une affinité se sont révélées, qui ont d'abord donné lieu à une collaboration en concert, pendant laquelle j'ai pu parler à Élodie de mes amis de l'ensemble Czech Virtuosi, un consortium des meilleurs éléments de la Philharmonie de Brno et de l'Opéra Janáček, avec des musiciens freelance également, le tout cristallisé en un groupe très stable, extrêmement compétent, vraiment unitaire. Un ensemble à la fois homogène et flexible. La réunion de ces musiciens, de ma relation avec eux et de l'imagination d'Élodie, a créé l'alchimie de ce projet.

Éric Lederhandlor

« La réunion de ces musiciens, de ma relation avec eux et de l'imagination d'Élodie, a créé l'alchimie de ce projet. »

Éric, vous êtes fondateur de l'ensemble Nuove Musiche et êtes chef invité de plusieurs autres orchestres dans le monde, pourquoi avoir choisi les Czech Virtuosi pour ce disque ?

ÉL: Le Conservatoire de Brno dispose d'un lieu d'enregistrement, d'une équipe, d'une structure qui encadre les aspects plus "pratiques" avec énormément de finesse et de souplesse, de compétence et de fiabilité : autant d'atouts qui, en tant que chef d'orchestre, me permettaient de pouvoir me concentrer uniquement sur la musique. Étant le chef honoraire des Czech Virtuosi, ce sont aussi des musiciens que je connais depuis longtemps. Ces convergences rendaient les choses extrêmement confortables et nous permettaient de travailler sur des bases de confiance mutuelle.

Élodie, comment s'est déroulée la rencontre avec l'orchestre ?

ÉV: Je suis d'abord allée les écouter, sous la direction d'Éric, dans une symphonie de Brahms dont je garde un souvenir magnifique avec des musiciens très engagés, très à l'écoute. J'ai tout de suite pris conscience de cette écoute, de leur "solidité" et d'une alchimie que j'ai perçue, en les écoutant, avant même de jouer avec eux. Cette alchimie m'a beaucoup portée et a permis d'avancer à grands pas pendant les répétitions, surtout qu'Éric les connaissait également déjà en contexte d'enregistrement.

Est-ce ce même orchestre qui vous accompagnera en concert ?

ÉL: Un premier concert est prévu en République tchèque, mais ensuite c'est l'ensemble Nuove Musiche qui prendra le relais pour la tournée.

ÉV: Ce qui est une chance, car il aurait été difficile de faire venir tous ces musiciens pour une tournée. Mais j'aurai le bonheur de jouer sous la direction du chef présent sur le disque, ce qui n'est pas toujours facile à organiser autour d'autres enregistrements avec orchestre. La sortie digitale est prévue le 19 janvier, et rendez-vous pour le concert au Centre Culturel d'Uccle le 2 février !

Élodie Vignon
Songes
Czech Virtuosi
Chamber Orchestra,
Eric Lederhandlor

Cypres



album

contemporain

©LOUIS FOURGON

Ensemble Hopper

TEXTE : BERNARD VINCKEN

Enregistrer *Polaroids* « nous a fait grandir ».

En 2013, l'Ensemble Hopper naît de l'envie d'étudiant-es au Conservatoire de Liège de jouer la musique des condisciples compositeurs. L'ensemble se distingue par son effectif de huit musicien-nes dirigé-es et se positionne entre, par exemple, Fractales ou Sturm und Klang et un projet tourné essentiellement vers la création. En dix ans, après l'un ou l'autre départ, Hopper se professionnalise, élargit son répertoire au gré de ses coups de cœur (y compris à l'international) et nourrit sa cohésion avec l'enregistrement de deux disques : *H#1/2/3/4*, fruit d'un d'une collaboration de plusieurs années avec Pierre Slinckx (« c'est la "colle" de notre ensemble », en dit son chef François Deppe, avec la poésie du bricoleur) et ce tout nouveau *Polaroids*, originale étape-vitrine des 20 ans du Forum de la Création Musicale. « C'est un instantané de là où nous sommes aujourd'hui », indique François Couvreur, co-directeur artistique de l'ensemble, chaque pièce est un chouette petit reflet de nos relations avec les compositeurs, comme *Gibellina*, de Stéphane Orlando, avec laquelle nous avons tourné au Canada il y a

quelques années » ou la création *Never Breaking Wave*, de Jean-Yves Colmant. Deux morceaux, *(De)fragmentation 2.0* de Gilles Doneux et celui pour violoncelle et électronique de Gaëlle Hyernaux, sont enregistrés live, les autres lors de plusieurs sessions de studio, comme l'interpellant elle n'est qu'un paquet d'eau sonore de Couvreur, dans lequel il ne joue pas : « Je sépare très fort les deux rôles. Là, je suis compositeur, j'assiste aux répétitions et les laisse faire leur travail ». « On a beaucoup progressé dans notre technique, sur la façon de garder notre énergie lors de journées complètes » et sur le minutieux travail de préparation en amont (repérer les endroits de coupe possible, prévoir des enregistrements de secours pour les parties particulièrement délicates). En 2024, deux entreprises majeures s'ouvrent pour Hopper : outre une tournée au Canada en mars, « on lance notre propre saison de concerts », dans différents lieux de culture musicale à Liège, avec des « projets qu'on a envie de monter pour nous, de travailler en prenant le temps de bien répéter ».



« Le huitième jour après ma naissance, chez nous, à l'église, le baptême s'appelle la 'sortie d'enfant'. À l'Église céleste, un 'visionnaire' a révélé à mes parents que cet enfant serait un grand musicien. Du coup, ils ont gardé ça en tête et il m'ont toujours soutenu ».

Angelo Moustapha au Bénin, l'enfance de l'art

ENTRETIEN : DOMINIQUE SIMONET

Avant de se faire connaître internationalement aux côtés du guitariste belge Philip Catherine, le jeune batteur et percussionniste béninois a suivi un parcours musical intense, depuis son plus jeune âge : chorale à trois ans, fanfare, etc. Et dire que, pour le même prix, on aurait pu avoir une vedette du ballon rond...

Sur la scène musicale belge, il est l'un des batteurs et percussionnistes les plus demandés. On le voit et l'entend partout, jouant du jazz, accompagnant pièces de théâtre ou des chorégraphies : Angelo Moustapha est l'un des musiciens les plus en vue de la jeune génération. Originaire du Bénin, il a fait de Bruxelles sa ville et de la Belgique son pays d'adoption depuis que Philip Catherine l'a découvert à Cotonou, après un concert et une classe de maître donnés à l'ambassade de Belgique, en 2019.

Le jeune Béninois fait désormais partie du quartette de Philip Catherine, avec le jeune pianiste italien Nicola Andrioli et le bassiste chevronné Bart De Nolf. Partout, il épate avec son jeu raffiné et créatif, très original. Bref, Angelo, c'est la classe ! Si, le 27 février 1993, il naît à Nikki, au nord du pays, à partir de l'âge de deux ans, il grandit à Savalou, à environ quatre heures au nord de la capitale.

« *Savalou n'est pas du tout une grande ville, relève Angelo Moustapha, on la traverse en voiture en dix minutes* ». Elle est située dans la région des collines. « *Niveau ambiance, il y a beaucoup de culte vaudou, du patrimoine culturel béninois et un palais royal assez animé* ».

« *Ma mère y est tricoteuse, raconte-t-il, et mon père fait beaucoup de choses. Enseignant, soudeur, plombier...* ». Le petit Angelo est le quatrième d'une fratrie de six enfants. « *Moustapha, les gens pensent que c'est un nom d'artiste, mais pas du tout* », rigole-t-il. Son grand-père paternel s'appelait Biaou, mais « *à ses enfants qui ont été scolarisés, il a donné comme nom le prénom de son frère, Moustapha Biaou, qui est un intellectuel* ».

Sainte Angèle, donc Angelo

Pour choisir le prénom de leur premier fils, ses parents se sont penchés sur le calendrier et, le 27 janvier, c'est la Sainte Angèle. « *Quand je me suis rendu compte que j'avais un prénom italien avec un nom musulman, j'ai trouvé ça assez original!* »

Il n'a pas fallu long temps au petit Savalois pour intégrer la chorale de l'Église du christianisme céleste, que fréquentent ses parents. Dès l'âge de trois ans, le petit ange entre à la chorale dite "des petits". « *Il y avait des instruments et, à chaque fois que je me dirigeais vers eux, la maîtresse me chassait et me disait d'aller derrière, et alors je pleurais* ». Jusqu'au jour où sa mère l'accompagne pour qu'il puisse tâter d'un instrument. Spontanément, Angelo Moustapha se dirige vers des congas qui font trois fois sa taille. Alors, on le met sur une chaise et il commence à taper. « *Depuis ce jour, je suis devenu le titulaire numéro un de la chorale des enfants* ».

Cette précocité n'a pas manqué de faire écho à la chorale dite "des grands", dont le chef est venu proposer au gamin – « *j'avais quatre ans* » – de répéter avec eux. Toujours aux percussions car, à la batterie, ses pieds ne touchaient pas le sol. Au sein de la fanfare, le garçonnet commence par la caisse claire, « *toujours parce que j'étais tout petit* ». Devenu un poil plus grand, il peut commencer à jouer de la grosse caisse : « *c'est un soudeur qui l'a fabriquée, elle est très lourde et on doit en jouer en marchant des kilomètres. Quand j'ai fini, je dois prendre du paracétamol, tellement j'ai mal* ».

De la batterie à la trompette et retour

Dans la chorale comme dans la fanfare, on cultive la polyvalence. Les titulaires d'instruments l'enseignent à d'autres, et réciproquement. « *Nous habitons juste à côté de l'église. Un mercredi, après l'école, j'entends un son de trompette. J'y suis allé pour participer au cours, et le gars m'a dit de sortir. Comme j'avais la clé de la salle des instruments, j'y suis revenu une fois les cours finis, et j'ai essayé de jouer en cherchant le son, les notes, etc.* ». Le samedi suivant, Angelo se présente non pas à la batterie, mais à la trompette. « *Le monsieur pensait que je blaguais mais pas du tout. J'ai d'abord commencé à jouer simplement les mélodies des cantiques, puis je me suis enfermé dans la pièce pour m'entraîner à nouveau et, le dimanche, j'ai pris des solos. C'était un événement* ».

Malgré ces quelques détours cuivrés, Angelo Moustapha reste focalisé sur la batterie et les percussions. « *Mes parents m'ont dit que, bébé, je ne m'amusais jamais avec les autres enfants, à cou-*

rir et à casser des trucs. Je ne faisais que jouer des percussions sur les genoux de ma mère, sur les casseroles, partout. » Son père technicien gardait beaucoup de batteries automobiles vides, « *et c'est là-dessus que je jouais de la batterie comme instrument, sans le savoir* », sourit-il.

Répète de 23 heures à 6 heures du mat'

Arrive un moment où le garçon a envie de s'émanciper et de former son propre groupe. Ce seront "Les pionniers de Savalou," une bande de copains musiciens très motivés, un trio piano-basse-batterie d'enfer : « *On travaillait comme des malades, tous les jours, une fois de 23 heures à 6 heures du matin* », se souvient-il.

Un des frères d'Angelo, qui fait le commerce du fruit d'acajou, a un peu d'argent. « *On l'a encouragé à acheter du matériel* », et pas n'importe lequel : un clavier Yamaha PSR, une batterie au diapason, des congas, une guitare et une basse électriques, avec leurs amplis ainsi qu'une petite table de mixage. « *Il a loué un petit local où on a pu tout mettre, et c'est devenu notre lieu de répétition. C'est la première fois que l'on jouait avec du matériel à nous et pas à l'église* ».

Pas de traditionnel au sein des Pionniers de Savalou, qui s'orientent vers la salsa, la rumba ayant cours en Afrique centrale, et l'universel reggae : « *On copiait des musiques de partout, même de la chanson française comme La maladie d'amour de Michel Sardou. On appelait ça la musique moderne* ». Bars, restaurants, bals, événements, tel est le terrain de jeu des Pionniers.

Angelo Moustapha

« *J'étais très à l'aise au foot mais plus encore dans la musique* »

Au fond des choses

Un jour où Angelo n'était pas présent à Savalou, le groupe le désigne comme chef d'orchestre, bien qu'il soit le cadet. « *Pour le chanteur, qui avait un peu d'ego, ça a été compliqué d'accepter. Mais moi, j'aime faire les choses à fond, et je lui ai dit qu'il ne fallait pas parler, mais jouer* ».

Après cet orchestre de musique dite "moderne", Angelo Moustapha a commencé à s'intéresser au jazz, via des CD de George Benson ou de Miles Davis. Il se rend compte que « *cette musique permet d'avoir un niveau de musicalité élevé* ». Il entend également parler du guitariste Lionel Loueke, un compatriote qui, de vingt ans son aîné, fait une carrière internationale : « *Je me suis dit que si lui le fait, je peux y aller aussi* ».

Quittant Savalou pour Parakou, ville à trois heures au nord, il fonde le groupe Deeman Groove, qui exerce dans le style afro-jazz très en vogue en Afrique de l'Ouest depuis Fela et la famille Kuti. « *Quand j'ai voulu aller plus loin, étudier les temps, la composition et tout ça, j'ai travaillé seul* ». De là son fructueux parcours au sein de l'École supérieure des Métiers d'art et de la culture à Cotonou.

Taper sur un ballon

Chorale à l'église, fanfare au palais royal, bal "moderne" avec son trio puis afro-jazz et enfin école supérieure artistique, tel est le parcours d'Angelo Moustapha, l'un des meilleurs et des plus innovants batteurs et percussionnistes de Belgique et alentours. Pour le même prix, on aurait eu un avant-centre ou un gardien de but au Racing White Daring de Molenbeek ou à l'Excelsior Virton : toujours vers ses douze ou treize ans, Angelo est titulaire dans des équipes de football de son quartier et du collège !

« *J'étais vraiment partout sur le terrain, je faisais la défense, gardien, attaquant, buteur* », se souvient-il. Un jour, un sélectionneur français l'a vu jouer et lui a proposé une bourse d'études dans l'Hexagone. « *J'étais très à l'aise au foot mais plus encore dans la musique, alors j'ai refusé cette bourse. Mon père, qui aime beaucoup le football, n'était pas content du tout. Maintenant, il est le père le plus fier* ».

Le bénévolat dans le secteur culturel et musical

Peut mieux faire!



Au BlueBird Festival, les bénévoles se la coulent douce!

DOSSIER: CAROLINE BERTOLINI

Vous les voyez dans des événements et des festivals : iels portent souvent des t-shirts à l'effigie de l'organisation. Vous les retrouvez au bar, en montage/démontage, à l'accueil artiste, au catering ou en train de distribuer des flyers... et ailleurs aussi. Ces bénévoles arpentent les organisations de la scène belge et, plus particulièrement, celles de la Fédération Wallonie-Bruxelles. En soutien "production" ou "communication", parfois même avec un appareil photo à la main, iels offrent une aide considérable. Une aide dont le secteur musical ne peut tout simplement pas se passer.



Il est bon de travailler gratuitement dans le secteur musical » : une boutade plutôt bien connue du milieu. Car en Fédération Wallonie-Bruxelles, le système économique de “l’industrie musicale” repose sur un niveau élevé de bénévolat. Un constat bien ancré parmi les travailleurs et travailleuses qui sont perplexes devant les bienfaits et les dérives de ce modèle. Selon une étude (2021) du Comité de Concertation des Métiers des Musiques Actuelles (CCMA) sur la filière “musique”, une étude effectuée via sept fédérations, il y aurait quelques 75 % de bénévoles sur l’ensemble des travailleurs-euses dans les structures interrogées. Bien que ces chiffres reposent sur un échantillon non représentatif, on peut toutefois avoir une idée sur l’énorme fossé qui sépare la part du bénévolat des salariés (8,1 %) ou des freelances (16,2 %), tout type de travail confondu.

Statuts des personnes travaillant dans les structures

Type	En %	dont femmes (%)	N
Salarié-es	8.1%	36.7%	270
Indépendant-es/ Freelance (employé-es CDD via BSA)	16.2%	21.1%	536
Bénévoles	75.7%	37.1%	2508

Statuts des personnes travaillant dans les structures en fonction des fédérations

Fédérations	% salarié-es	Indépendant-es /Freelance (employé-es CDD via BSA)	% bénévoles	N (structures)
FACIR	2.6	87.2	10.2	4
UAPI	100	0	0	4
FBMU	7.7	30.1	62.2	12
COURCIRC	9.4	6.2	84.4	55
FLIF	14.7	55.1	32.2	7
BMPA	33.3	66.7	0	1
FFMWB	5.9	10	84.2	9

En raison de ce manque d’études et des données lacunaires et non représentatives sur l’ensemble du secteur, cette problématique, on la connaît surtout parce qu’on la vit... mais on n’y réfléchit finalement que peu. Une pratique qui s’inscrit dans un système où tout va très vite, dans un contexte d’emploi difficile, morcelé et peu balancé, voire précaire. « On est partis du principe que le système fonctionnait comme ça et donc, on ne le remet pas en question », résume Fabian Hidalgo, de la Facir (Fédération des Auteurs-rices, Compositeur-rices et Interprètes Réuni-es).

Le profil du bénévole classique

« On voit que les structures tournées vers l’organisation de concerts ou de festivals sont celles où la part de bénévoles est la plus importante », selon les rapports du CCMA.

Ici et là, ils donnent un coup de main sur leur temps libre. Ils sont partout sur les plaines de festival, dans les salles de concert, dans les associations. Ils ont envie de “mettre un pied” dans la musique, d’aider avec leurs moyens et dans une ambiance qu’ils apprécient. Avec, en guise de “payement”, des avantages en nature, comme des places de concert, un pass festival, un accès au camping, des tickets boissons ou du catering... ce qui leur convient souvent amplement. Leur profil ? Des étudiant-es, des personnes venant de l’entourage des travailleurs et travailleuses, des personnes qui veulent se faire des contacts pour entrer sur le marché de l’emploi ou parfois même des personnes retraitées. En ce qui concerne leur genre, un constat est bien connu dans le milieu et selon lequel, il y a plus de femmes sur des postes tels que l’accueil des publics, la billetterie, etc. Ce qui fait d’ailleurs sens si l’on compare cela avec les données du Rapport #0 de Scivias, datant de 2019 : parmi les métiers représentés majoritairement par des femmes, on y retrouvait la communication ou encore l’administration et une moindre présence dans les postes plus techniques, par exemple.

Fabian Hidalgo – Facir

« Il est très difficile de faire des généralisations car le cas d’un gros festival n’est pas du tout le cas d’un petit club qui a cinquante places et qui n’est pas subventionné. »

Manon Bonniel Chalier, fondatrice et coordinatrice du collectif Les Volumineuses, nous explique qu’au sein de son organisation, parmi les vingt bénévoles que compte l’association, certaines ont une autre activité principale et ne veulent pas spécialement se professionnaliser. D’autres l’aimeraient et devraient pouvoir être rémunérées pour leur job. Car elles sont toutes importantes pour la structure. Le nombre de personnes qui y travaillent permet de “faire collectif”, avec une multitude de personnalités et d’expertises différentes. Cela permet aussi de mieux répartir la charge de travail.

Une différence s’observe entre festival et salle mais aussi entre “petits” et “grands”, d’abord sur la façon de considérer le bénévolat et ensuite sur comment on le gère. Un “grand” festival ne rémunère en général pas ses bénévoles : il lui faudrait un budget considérable en comptant tous les postes et les différents shifts quotidiens. En revanche, les plus petites structures proposent parfois un défraiement, si elles peuvent se le permettre. Avec donc, dans les faits, cette situation absurde : les festivals avec le plus de moyens se contentent de rémunérer en tickets et en entrées leurs bénévoles (un beau “cadeau”), alors que les plus petites structures essaient, avec leurs moyens et si leurs finances le permettent, de défrayer cette aide. Ce qui n’est souvent le cas que grâce aux subsides.

Le modèle économique du secteur musical montre donc ici toutes ses limites. Car personne ne peut nier que, sans bénévoles, il n’y aurait pas de festivals d’été...

Statut flou, parfois plus subi quo choisi

Une tendance à mélanger les mots bénévolat et volontariat revient plusieurs fois lors de nos entretiens. Le mot “bénévolat” désigne un travail non rémunéré et non défrayé. Le mot “volontariat” définit du travail non rémunéré mais défrayé. Une dénomination qui se retrouve sur des contrats appelés donc “de volontariat” et parfois utilisés à mauvais escient. En théorie, il n’y a pas de restrictions sur les tâches que peut effectuer le ou la bénévole, selon Loïc Bodson, juriste à la Boutique de Gestion. Par contre, il y a un plafond, à savoir un montant de rémunération journalier qui s’élève à 40,67€ par jour pour 1.626,77€ max. par an.

Cette absence de contrôle sur le type de tâches permet donc également à des personnes qui travaillent parfois ailleurs, d’être rémunérées de manière détournée. Le défraiement prévu par la loi devient alors une façon parallèle de “facturer”. Rien d’illégal dans tout cela. Néanmoins, comme le précise Céline Magain, co-directrice du Festival FrancoFaune, chez elle, ils essaient de poser une limite entre bénévolat défrayé et travail/expertise professionnelle méritant une rémunération. Dans le cadre de leurs événements, l’équipe y fait de plus en plus attention. Par le passé, FrancoFaune faisait appel à de nombreux photographes qui étaient payés via un contrat de volontariat, c’était donc plutôt de l’ordre du défraiement. Le festival a depuis changé sa position : « On a changé ça parce qu’on estime que c’est une tâche qui relève du travail professionnel et que donc ça mérite une vraie rémunération. À la différence d’un poste d’accueil pendant le festival par exemple ».

Pour Fabian Hidalgo, le coordinateur de la Facir, « la question centrale est “comment définit-on les gens qui travaillent”. Ce qui implique : comment définit-on leur travail ? ». Et c’est d’autant plus important lorsque des personnes souhaitent se professionnaliser et

être rémunérées pour les compétences qu'elles mettent à disposition. Car à côté de la question de sous-financement, il est aussi question de sous-valorisation.

Selon Loïc Bodson, c'est peut-être alors le moment de penser à revaloriser le poste en se disant « ça mérite un salaire » et de chercher les moyens d'une juste rémunération. Juridiquement, il n'y a pas de problème de payer un job en contrat de volontariat mais c'est plus du côté de l'éthique qu'il faut l'appréhender. « *La question peut se poser lorsqu'on a une activité florissante mais qu'on ne stabilise pas la situation de personnes qui aident au bon fonctionnement de la structure ou de l'événement. Et qu'on n'augmente pas les moyens pour les rémunérer.* »

Un choix éthique qui peut aussi être envisagé lorsque le travailleur ou la travailleuse ne veut pas utiliser des services de facturation comme ceux proposés par la Smart ou Amplo car il a le sentiment d'y perdre de l'argent. Sarah Roulet, community manager et assistante de direction à la Facir, attire l'attention sur ce qui pousse les artistes à ne pas utiliser ces services. « On ne perd pas la moitié » du budget lorsqu'on facture via des sociétés comme la Smart ou Amplo : on ouvre plutôt des droits, on cotise, on se protège si le client ne paye pas, etc. Il est évident que la question de recourir à ce type de service de facturation se pose vite lorsque le montant à facturer n'est pas très élevé. On peut rapidement opter pour l'avantage direct du contrat de volontariat, plus intéressant (mais plafonné). Toutefois, il faut savoir que, sur le long terme, il n'est pas forcément aussi avantageux. C'est donc également une responsabilité du client ("l'employeur") de proposer un budget qui permette à la personne ("l'employé-e") d'être rémunérée correctement, en prenant directement en compte les taxes et les cotisations.

Oui, le bénévolat laisse parfois un goût amer et ce, à tous les intervenant-es. Parce que souvent, c'est le travail non rémunéré qui est privilégié et normalisé et que dans un tel contexte, les décisionnaires sont alors encore plus réticents à l'idée de consacrer un budget pour du travail rémunéré.

Malgré les dérives, Céline Magain ajoute que « ça reste un statut qui est précieux. Si on ne la malmène pas, c'est quand même une pratique qui est importante ».

Le travail invisibilisé des professionnel·les

Mais le bénévolat ne se limite pas aux étudiant-es en recherche d'un carnet d'adresses ou d'une expérience dans le secteur. Des travailleurs et travailleuses bien établies, et ayant déjà orienté leur vie professionnelle dans l'industrie musicale, multiplient les prestations "gratuites" pour s'en sortir. Le secteur paraît assez résigné sur la pratique, certaines structures supportant ce modèle "pour servir un plus grand bien" et pour permettre à ces travailleur·euses d'exercer ce fameux métier "passion" comme on l'appelle (avec une pointe de second degré).

Le cas du travail invisibilisé des artistes est aussi abordé par Fabian Hidalgo et Sarah Roulet de la Facir : « *Le travail bénévole, ce sont aussi plein de tâches moins visibles qui servent directement le projet artistique. Ce sont les répétitions, la création d'un site web, le développement des réseaux sociaux et le travail de visibilité qui en découle, etc. L'artiste n'est pas payé directement pour effectuer tout ça. C'est un pari qu'il fait, pour espérer en retirer une valeur financière plus tard. C'est un investissement en temps, et parfois en argent, sans aucune garantie de retour sur cet investissement. Et c'est une constante dans le travail artistique.* »

Malgré ce constat difficile, la Facir voit poindre un début de solution avec la réforme du statut d'artiste qui vise à une meilleure accessibilité des aides prévues par l'état. « *Pour la première fois, dans les textes de loi, le législateur a officialisé l'existence de toute une partie du travail de l'artiste, ce qui a été appelé le travail invisibilisé. Il y aura une part de tout ça qui pourra être prise en compte pour l'obtention de l'allocation du travail des arts.* »

La précarité du métier ne se limite pas à l'artiste et, tel un domino, cela se propage à chaque échelon de la chaîne. L'artiste ne gagnant lui-même pas d'argent, cela impacte plusieurs métiers liés, comme

celui de manager·euse, qui ne peut se permettre ou se résoudre à demander de l'argent à un artiste qui est déjà en situation précaire. Il faudra donc travailler plus, pour produire des revenus avec du merchandising par exemple, et s'occuper du projet, le rendre attrayant, prendre en main l'édition et la distribution, les relations presse... Une plus ou moins grande partie de ces activités est réalisée en dehors du temps de travail "normal", faute d'une charge déjà trop lourde... ou d'un trop peu d'argent pour augmenter ses heures.

L'importance des structures bénévoles

Il existe aussi des structures qui fonctionnent totalement bénévolement comme le Magasin 4, Les Volumineuses, Goûte Mes Disques, La Vague Parallèle, Le Ways Around, etc. Certaines de ces structures se portent bien, tandis que d'autres peinent à maintenir leur activité.

Manon Bonniel Chalier, la fondatrice et coordinatrice des Volumineuses (qui met en avant les personnes sexisées – c'est à dire les personnes victimes de sexisme, – nldr), un projet qui a vu le jour il y a maintenant deux ans et demi, nous explique qu'à ce jour, après cinq événements au compteur et carton plein pour chacun d'entre eux, aucune personne n'est rémunérée ou indemnisée au sein du collectif. « *Les réalités financières ne le permettent pas et les subsides structurels arrivent beaucoup trop tard pour les projets.* » Manon a organisé toute sa vie pour porter Les Volumineuses, un projet qui lui tient à cœur. Avant 2025–2026, la structure n'aura pas l'occasion de recevoir de subside structurel et cela va la contraindre à compter sur le bénévolat ou sur des contrats de travail précaires. « *Cela impacte réellement la vie des gens qui travaillent au même titre que d'autres, avec autant de professionnalisme.* »

Le rapport du CCMA le confirme, « *les enquêtes déjà menées sur la qualité de l'emploi dans le secteur artistique ont montré combien l'incertain, la précarité et les fortes inégalités de rétribution sont le lot commun des personnes qui évoluent dans ce secteur d'activité – surtout parmi les "travailleur·euses modestes" de ce secteur, ceux et celles qui, ni riches ni célèbres, vivent ou essayent de vivre de leur travail. Et le secteur des musiques actuelles en Belgique francophone ne fait pas exception ici.* »

Manon Bonniel Chalier – Les Volumineuses

« Les subsides structurels arrivent beaucoup trop tard pour les projets »

Pour pouvoir organiser ces événements, il faut donc faire des demandes de subsides ponctuels ou répondre à des appels à projets, ce qui induit d'investir encore plus en temps, pour écrire les dossiers ou les rapports d'activité et ce, plusieurs fois par an. Cela engendre un épuisement, issu d'un travail strictement bénévole, qui a pour conséquence d'accélérer le "turnover" au sein des équipes et donc, le besoin en recrutement, et de ce fait, en formation. Il s'agit d'un réel « *essoufflement* » comme l'appelle Manon. « *Cela demande une volonté considérable* », parce qu'il faut avoir une activité principale et rémunérée pour réussir à payer ses factures pour pouvoir ensuite travailler sur un projet qui demande également de l'investissement. Cela engendre aussi un épuisement, ou un essoufflement, du caractère "militant" corollaire à ce projet ancré dans des valeurs d'inclusivité et qui doit composer avec des "bouts de ficelles"... alors qu'il apporte énormément au secteur. Pour exemple, un prix libre est en vigueur sur les événements de la structure, pour les rendre accessibles. C'est une valeur importante pour le collectif pour qui, afin de sortir la tête de l'eau, il serait plus simple de pratiquer un prix fixe élevé... ce qui irait complètement à l'encontre de ses objectifs.



Les Volumineuses et leur instinct DIY

© CAROLINE BERTOLINI

D'autres festivals reposent également totalement, ou presque, sur le bénévolat. On pense au BlueBird ou encore au Jyva'z'ik, qui tire par ailleurs sa révérence cette année, après 17 ans de belle et heureuse vie, et qui remercie les "bénévoles acharné-es" qui ont partagé leur énergie.

Des pistes pour un bénévolat plus sain

La question ne semble pas de se demander si le bénévolat est nécessaire car il semble assez évident que si le secteur doit s'en passer... il coule. Il faudrait plutôt s'atteler à assainir ce modèle. La société change très vite, et avec elle la consommation de la musique, mais l'industrie, elle, ne se remet en question que très lentement.

Le rapport du CCMA avance que « des mécanismes d'aides à l'insertion ou de valorisation du bénévolat (augmentation des indemnités de défraiement, des plafonds alloués aux bénévoles, etc.) pourraient constituer des pistes de création d'emploi dans la filière ».

La réponse, selon nombre des personnes interrogées, se trouve dans le budget alloué à la culture. Un budget qui, certes, est en augmentation mais qui, pourtant, n'est pas assez élevé pour pallier les manques.

D'une part, il faudrait une meilleure répartition budgétaire entre les structures avec une plus grande facilité d'accès aux subsides. Il serait également opportun d'assouplir certaines règles qui permettraient d'attribuer en partie ces subventions vers la rémunération de l'emploi.

D'autre part, il s'agirait également de mieux répartir le budget au sein même des structures, en laissant une part au défraiement bénévole mais aussi à une juste rémunération pour les personnes qui travaillent. Pourquoi toujours autant compter sur le travail gratuit au moment de définir les budgets ? Comme le souligne Fabian Hidalgo, il n'y a qu'en musique que cela se fait : « Un entrepreneur ne compte pas sur le travail gratuit de trois maçons pour construire une maison. » Alors, pourquoi est-ce différent lorsqu'on "construit" un festival ? Un budget gigantesque est généralement alloué aux cachets d'artistes... mais pas à la rémunération des bénévoles ou des personnes externes, comme dans le cas des curations par exemple ou encore des jurys de concours ou tremplins.

Aussi, le bien-être au travail devrait concerner toutes les personnes travaillant pour l'organisation, avec ou sans rémunération, avance Loïc Bodson. Ce n'est pas le secteur le plus à risque mais

il y a quand même beaucoup de « curseurs vers le rouge » selon lui. « Il faut protéger le public mais aussi les personnes qui travaillent à nos côtés. » Il faudrait aussi accorder plus de considération aux personnes qui effectuent un travail bénévole, ce qui passe par leur offrir une attention directe comme le fait de les présenter... ou simplement de leur dire bonjour. Cela paraît peut-être évident mais ce n'est pas le lot commun du secteur !

Informé sur les outils mis à disposition et sur les aspects administratifs (où l'information ne se trouve pas aisément) paraîtrait facile à mettre en place. Exemple nous est donné par Loïc Bodson avec les assurances pour les bénévoles. Selon la loi, la structure a l'obligation de contracter une assurance civile dans le cas où le volontaire causerait un dommage à un tiers. Mais il n'y a aucune obligation de s'assurer sur le risque qu'encourt le volontaire : les éventuels frais en cas de blessure sont alors à la charge de la personne bénévole. Voilà qui est plutôt révélateur de la façon dont tout cela est pensé. La COCOF, par exemple, propose une assurance collective gratuite via un simple formulaire de demande. Beaucoup d'infos comme celles-ci sont consultables sur le site www.levolontariat.be, une adresse qui apporte beaucoup d'informations, pour les deux parties. Loïc Bodson nous fait également remarquer que les personnes en situation de chômage ne savent souvent pas qu'elles doivent demander une autorisation à l'ONEM pour chaque contrat de volontariat. Cet accord est donné au cas par cas et est parfois très difficile à obtenir... et il arrive que cet accord interdise l'accès à l'allocation de chômage durant la journée de volontariat, ce qui, in fine, fait souvent perdre de l'argent au volontaire et participe à précariser des personnes déjà en situation peu confortable.

Tous ces éléments peuvent, et devraient, être étudiés en réunissant les acteurs et actrices de la culture, comme il est fait actuellement dans le but de créer un contrat de filière pour le secteur musical. Et avec pour enjeu de réunir vraiment "tout le monde" autour de la table. Car il serait utile d'échanger non seulement avec celles et ceux qui sont salarié-es ou rémunéré-es mais aussi avec les personnes qui sont bénévoles et qui pratiquent la réalité et le quotidien du secteur, souvent avec bien plus de difficultés que les autres. Ils peuvent mettre en lumière certains angles morts. Car la diversité est toujours la bienvenue lorsqu'il s'agit de diagnostiquer l'état de santé d'un secteur. Et de l'améliorer.

Quand l'actualité musicale

se conjugue au passé recomposé



Les Girls in Hawaii ont enchaîné plusieurs dates sold out à l'Ancienne Belgique.

DOSSIER: NICOLAS ALSTEEN

Ces derniers temps, les maisons de disques célèbrent activement les exploits d'autrefois. Les anciens albums de Girls in Hawaïï, de Ghinzu, de Telex, de Front 242 ou de Guy Cabay retrouvent ainsi des couleurs à la faveur de belles rééditions. Alimentée par la nostalgie et une demande croissante du public, la pratique entrouvre des perspectives et, au moins, une question : le futur de l'industrie musicale passe-t-il par le passé ?

Fêter son anniversaire, souffler des bougies. Ce grand classique des fêtes de famille se transpose désormais dans les salles de concerts, où de nombreux artistes donnent rendez-vous à leurs fans pour célébrer un disque millésimé. Ghinzu, par exemple, retrouvera la scène de l'Ancienne Belgique en juin prochain à l'occasion des vingt ans de *Blow*, un troisième album largement plébiscité par le public à l'époque de sa sortie. Une petite commémoration qui, l'air de rien, a vite canalisé l'attention. À peine mis en vente, les billets des deux soirées annoncées à Bruxelles se sont volatilisés. À l'instar des dates à l'OM (Liège), à Den Atelier (Luxembourg) ou à l'Olympia de Paris, toutes remplies en quelques minutes montre en main. En moins de 48 heures, le groupe de John Stargasm a ainsi vendu près de 12.000 tickets de concert. Autant dire que cette tournée anniversaire est déjà un triomphe.

Peu avant la nouvelle année, les gars de Girls in Hawaii campaient, eux aussi, à l'Ancienne Belgique pour y rejouer les morceaux de leur premier album studio. « Nous avons longuement hésité à fêter l'anniversaire de *From Here To There*, confie le chanteur Antoine Wielemans. Rejouer l'intégralité d'un disque sorti en 2003, ça peut donner l'impression que le groupe n'a plus d'énergie à investir dans un truc neuf et excitant... Cependant, nous avons accepté de le faire. Pour deux raisons. La première, c'est que l'idée ne venait pas de nous. Il s'agissait d'une proposition de l'Ancienne Belgique qui, via son cycle "REWIND", invite régulièrement des artistes belges à réactiver un album clé de leur carrière. Avant nous, dEUS ou Channel Zero avaient accepté l'invitation. C'était donc un privilège de recevoir une telle sollicitation. L'autre raison qui nous a poussés à rejouer ce disque, c'est l'envie de retrouver Olivier Cornil, le photographe qui avait réalisé la pochette de *From Here To There*. Il avait aussi conçu la scénographie de notre première tournée avec des télévisions et de vieux écrans. À l'époque, l'idée était de dissimuler notre timidité derrière une solide proposition visuelle. Après mûre réflexion, nous avons évoqué la possibilité de reproduire cette mise en scène, typique de nos premiers concerts. »

Reste que l'initiative s'est soldée par un incroyable succès de foule : quatre prestations d'affilée, toutes jouées à guichets fermés. « Nous n'avions jamais rempli des salles aussi vite, révèle Lionel Vancauwenberghe, l'autre voix de la formation bruxelloise. C'est dingue de rassembler autant de gens autour de notre premier disque. D'ailleurs, si nous sortions un nouvel album aujourd'hui, ça n'aurait pas le même impact. Il nous serait certainement impossible de remplir autant de fois l'Ancienne Belgique. J'en suis convaincu. Là, nous avons touché un public qu'on ne parvient plus forcément à atteindre avec nos nouvelles productions. Et puis, je pense que la nostalgie est tendance. C'est rassurant de retrouver des chansons associées à de bons moments. Les gens ont envie de les revivre avec leurs vieilles potes de l'époque. De ce point de vue, c'est sans doute plus évident de retrouver un groupe qu'on a aimé sur scène avec des titres qu'on connaît par cœur. »



Ghinzu : un bail qu'on les attendait !

Du streaming au vinglo

Chez Ghinzu comme chez les Girls in Hawaii, le bain de foule va de pair avec des rééditions en vinyle. « Les anniversaires constituent un excellent prétexte pour activer cette option », souligne Damien

Waselle, directeur de [PIAS] Belgique, la maison de disques à l'origine de ces retours sur microsillons. « Surtout quand les albums n'ont jamais existé en vinyle. C'est le cas de Ghinzu. Les trois disques du groupe sont sortis à l'ère du CD. À l'époque, les gens n'avaient pas de platine à la maison... »

Du côté de Caroline Music, disquaire emblématique du centre-ville bruxellois, toutes ces rééditions ont du bon. Un peu plus de 20 % du chiffre d'affaires annuel de l'enseigne tient en effet à ce segment. « Et là, nous parlons d'un magasin qui est surtout connu pour son positionnement sur la nouveauté », précise Damien Waselle. « Aujourd'hui, c'est une évidence : il existe une demande importante pour la réédition et les trésors exhumés du passé. »

Mais comment expliquer cette improbable résurgence dans l'actualité ? Le patron de [PIAS] Belgique a sa petite idée : « Durant le confinement, le streaming s'est invité dans de nombreux foyers. Il était déjà là avant, bien sûr, mais il s'est encore renforcé durant cette période. Les gens avaient accès à toutes les musiques sur les plateformes. Toutefois, ils ont eu tendance à écouter des valeurs sûres, d'anciens albums. Et, d'un coup, le back catalogue des maisons de disques a connu une véritable renaissance. Cette tendance a conduit de nouveaux publics, les jeunes notamment, à découvrir des vieux trucs. Parallèlement à ce phénomène, il y a un retour en force du vinyle. Depuis quelques années, les mélomanes reviennent à l'objet physique via ce format. Avec le succès de la série *Stranger Things*, par exemple, tout le monde s'est mis à (ré)écouter *Running Up That Hill* de Kate Bush. » Dans la foulée, l'album *Hounds Of Love* a été réédité en vinyle, dans toutes les couleurs imaginables. Gros carton à la clé.

Girls in Hawaii

« C'est dingue de rassembler autant de gens autour de notre premier disque. »

Calendrier des anniversaires

Depuis l'apparition du microsillon jusqu'à l'effondrement du CD, l'industrie musicale a toujours cherché à anticiper les modes et les tendances. L'obsession pour la nouveauté était ainsi le moteur de nombreuses maisons de disques : l'avenir appartenait à celles qui mettaient la main sur le nouvel Elvis Presley, les prochains Beatles, l'héritier de Michael Jackson ou la relève de Madonna.

Longtemps obsessionnelle, cette course à la nouveauté est aujourd'hui ralentie par une vague de nostalgie et un goût pour la réédition. « C'est vrai qu'il y a une vingtaine d'années, les labels se souciaient très peu de leur back catalogue, approuve Damien Waselle. Il s'agissait plutôt d'une forme d'archivage. Aujourd'hui, il en va autrement. La plupart des structures disposent même d'une équipe spécialement dédiée au marché de la réédition. » Une information qui explique notamment les excellents bilans de santé des majors. « Des sociétés comme Sony, Warner et Universal ont réalisé qu'elles étaient assises sur une mine d'or. » Ces trois entreprises internationales détiennent en effet les masters d'innombrables œuvres mythiques et d'un bon paquet de best-sellers. « Pour ces grandes maisons de disques, la réédition, c'est tout bénéfice. Parce qu'il suffit de représenter des albums qui, dans les faits, sont amortis depuis belle lurette. Il n'est plus question de puiser dans la caisse "investissement et développement". Il faut simplement dupliquer une œuvre du passé. »

Désormais, le label [PIAS] se montre, lui aussi, actif sur ce marché en pleine expansion. « Pour les rééditions de Ghinzu, par exemple, nous avons refait des masterings dédiés au format vinyle. Ensuite, les coûts impliquaient uniquement la fabrication de l'objet. » Pour fêter son propre anniversaire, l'enseigne belge a également inauguré une série baptisée "[PIAS] 40". « Nous en avons profité pour fouiller dans notre catalogue afin de ressortir des albums essentiels ou des trésors cachés sous un visuel spécifique. Cette redécouverte de notre back catalogue passait par une volonté de rééditer les choses convenablement, avec un bon pressage et un chouette packaging. » L'année dernière, le label [PIAS] a notamment ressuscité les premiers albums de Front 242 mais aussi des morceaux de à:GRUMH..., une formation phare du mouvement EBM (Electronic Body Music), active à Charleroi entre 1981 et 1991. « Vu l'engouement rencontré par les rééditions, nous tenons désormais un calendrier des anniversaires. Quand nous voyons que tel album fête ses vingt ans l'année prochaine ou qu'un autre est sorti en 1995, nous envisageons forcément la possibilité de le ressortir. Cela est d'autant plus pertinent quand l'artiste en question est toujours en activité, ouvert à l'idée de partir en tournée et d'éventuellement jouer quelques concerts "anniversaire". C'est là que les fans sont les plus sensibles à l'objet réédité. »



Les GIH rééditent leur premier album

Une forme de reconnaissance

Partis sur les routes pour fêter les vingt ans de *From Here To There*, les Girls in Hawaii sont ainsi remontés aux origines de leur succès. « Ce premier album diffuse des émotions que nous sommes désormais incapables de reproduire, assure Lionel Vancauwenberghe. Il enferme la candeur de nos débuts. À bien des égards, ses points forts sont aussi ses principaux défauts. Il s'agit d'un disque bricolé, que nous avons mixé, un peu à l'arrache, par nos propres moyens. C'est un carnet de bord de l'époque : il vient capturer le son d'une période. Quand nous l'avons enregistré, notre seule ambition, c'était de jouer un concert à la Rotonde, au Botanique. Ce qui est arrivé par la suite était au-delà de nos attentes. Nous avons rencontré un large public en Belgique, mais aussi dans les pays européens. Nous avons joué dans des festivals comme Rock Werchter, Benicàssim ou Les Eurockéennes. Après le succès remporté par dEUS à l'étranger, la presse internationale a suivi avec intérêt l'actualité de la scène pop-rock en Belgique. » L'histoire de Girls in Hawaii s'inscrit assurément dans cette lignée. « En France, notamment, les médias vantaient la créativité venue du plat pays. Nous avons eu la chance d'émerger durant cette période, d'enregistrer un premier album qui nous a donné l'opportunité de voyager dans le monde entier. Un disque avec lequel nous avons signé un deal aux États-Unis mais aussi au Japon ! »

L'enthousiasme suscité par la réédition de *From Here To There*, ainsi que l'incroyable série de concerts qui s'en est suivie, constitue un bel indice de confiance pour les Girls in Hawaii. De là à se repositionner artistiquement ? « Si on sortait un album comme celui-là en 2024, ça n'intéresserait personne, tranche Antoine Wielemans. Les gens sont juste nostalgiques d'une période. C'est un phénomène que je peux comprendre. À titre personnel, j'adore découvrir de nouveaux morceaux. Mais ça ne m'empêche pas de réécouter le Kid A

de Radiohead ou de revenir à l'album *In Utero* de Nirvana qui, pour moi, reste l'un des meilleurs disques du monde. Partant de là, je ne suis pas dérangé par la nostalgie que les gens nourrissent à notre égard. Je la prends plutôt comme une forme de reconnaissance. »

Damien Wasolle [PIAS]

« Nous sommes bien conscients que tout le monde ne rachète pas un exemplaire d'un disque sorti il y a vingt, trente ou quarante ans. »

Tirages limités

L'emballage populaire (r)éveillé par ce vingtième anniversaire apporte néanmoins matière à réflexion. « Parfois, il m'arrive de penser que tout était plus simple avant, que les chansons arrivaient beaucoup plus facilement, poursuit le chanteur de Girls in Hawaii. Mais c'est une illusion d'optique, une vision déformée par le poids des années. C'est que l'esprit a tendance à magnifier certains épisodes du passé. Le processus de création est un phénomène étrange, proche de l'addiction. J'imagine que c'est comme prendre de l'héroïne. La première fois, ça doit être une expérience incroyable. Puis, à force d'y retourner, on court derrière un sentiment magique sans jamais parvenir à retrouver l'euphorie des débuts... La composition reste une quête étrange. Quand ça fonctionne, c'est une source de contentement indescriptible. Mais le chemin pour y arriver est souvent douloureux. Ça, c'est l'envers du décor de l'écriture et de la création. »

Après cette tournée commémorative, les Girls in Hawaii s'apprêtent à reprendre la direction du local de répétition avec un objectif en ligne de mire : enregistrer un cinquième album. « Pas question de sortir un disque pour justifier quelques concerts et exister aux yeux du public. Si nous n'éprouvons aucune excitation au contact des nouveaux morceaux, ils resteront dans les tiroirs, annonce Lionel Vancauwenberghe. Depuis nos débuts, les modes de consommation ont changé. En 2024, les gens écoutent des playlists, quelques morceaux isolés. Pour notre part, nous sortons encore des albums d'une cinquantaine de minutes. L'idée, c'est de raconter une histoire, de proposer un voyage sonore. Nous perpétuons cette méthode de travail, à contre-courant des tendances et des modes de consommation numériques. Il ne faut pas y voir une attitude réactionnaire. C'est juste une question d'authenticité. Nous ne chercherons jamais à évoluer dans une sphère créative qui ne nous correspond pas. »

De son côté, le directeur de [PIAS] Belgique rappelle que le marché de la réédition « ne va pas à l'encontre de la création. Nous sommes bien conscients que tout le monde ne rachète pas un exemplaire d'un disque sorti il y a vingt, trente ou quarante ans. C'est la raison pour laquelle nous nous orientons plutôt vers des tirages limités. Là, par exemple, nous avons réédité le premier album de Girls in Hawaii à 2.000 exemplaires. Mais si le groupe revient avec un nouvel album, on partirait plutôt sur une production de 6.000 exemplaires. » Malgré la montée en puissance du passé, le futur conserve donc une bonne longueur d'avance. De quoi se tourner vers l'avenir sans appréhension... mais avec une légère pointe de nostalgie.

Witch Inside, le rock d'ici au féminin

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Le patrimoine culturel belge regorge de trésors souvent inexplorés. La scène rock en fait partie et le travail des femmes qui la forgent aussi. Afin de leur donner la visibilité qu'elles

méritent, Benjamin Schoos, Sarah Boom, Dominique Van Cappellen-Waldock et Pompon joignent leurs forces et dévoilent un projet riche et varié. Witchy women !



©BLACK MIRRORS/SEBASTIEN VAN MALLEGHEM

Croiser les opinions et les générations

Cette année, Sarah Boom et Dominique Van Cappellen-Waldock se sont lancées dans la réalisation du podcast *Witch Inside, le rock d'ici au féminin*. Leur mission ? Réunir des femmes issues de la scène rock en Fédération Wallonie-Bruxelles, récolter leur témoignage et lancer une conversation. « *La volonté, elle vient de Benjamin. Il n'avait pas d'angle précis mais il avait envie de s'intéresser au rock FWB dit "au féminin" (...). Avec ce podcast, on ne voulait pas entrer dans le militantisme ou les revendications. C'est plutôt une discussion, légère, qui brasse des sujets très importants. Place ouverte à l'anecdote, à tout ce qu'on a envie de dire, dans l'écoute et le respect* », explique Sarah. Allant du sexisme à l'âgisme, les thématiques abordées sont plurielles, comme les opinions des invitées. « *C'est très amusant : dans le premier épisode, il y a des choses auxquelles je ne m'attendais pas du tout qui sont sorties* », ajoute-t-elle.

Enregistré il y a quelques mois, le premier épisode du podcast sera diffusé en janvier. Pour lancer la série en beauté, Sarah et Dominique ont fait appel aux artistes Elena Lacroix (Eosine, Tokyo Witch) et Laurence Castelain (Alk-α-line, The Chicks, Flesh&Fell) « *Dominique pose les questions et anime les échanges et moi, je suis à la présentation. À chaque fois, on aura deux invitées issues d'une génération différente. L'idée, c'est d'avoir une rencontre et un échange de points de vue* », déclare Sarah. En invitant des femmes à s'exprimer sur leur vécu, Sarah et Dominique donnent de la visibilité à leur travail, souvent peu reconnu dans le secteur. « *L'idée, c'est de se concentrer sur les artistes dont on n'entend moins parler, celles qu'on ne voit pas, celles qui n'ont pas été exposées à leur juste valeur* »,

souligne notre interlocutrice, faisant notamment référence aux actrices du rock dur et expérimental, qui bénéficient d'encore moins de représentativité que les autres.

Lever le voile sur les réalités du secteur

En plus de s'intéresser aux actrices de la scène rock en Fédération Wallonie-Bruxelles, Sarah et Dominique ont également prévu de consacrer un épisode sur les femmes qui se sont détournées de la musique par manque de légitimité, fatigue ou ras-le-bol. « *C'est trop dur, c'est trop de contraintes pour pas assez de retours, on a l'impression de faire ça pour rien, dans la précarité, etc. Ces thématiques-là, on a envie d'en parler dans les prochains épisodes* », ajoute Sarah. Des discussions nécessaires qui permettront de lever le voile sur les réalités du secteur.

Un podcast, un livre et une expo

Witch Inside, le rock d'ici au féminin est un concept pluriel qui regroupe différents formats d'expression : en plus du podcast – dont les cinq épisodes seront diffusés tout au long de l'année –, un livre et une exposition sont en cours de construction. « *Jacques de Pierpont alias Pompon travaille actuellement sur un livre témoignant de la place de la femme dans le rock FWB des années 1980. L'idée du bouquin, c'est aussi d'avoir des photos d'époque*, note Sarah. *Pompon, il est vraiment dans une démarche historique alors que nous, c'est le café du coin. C'est là où on dit ce qu'on a sur le cœur... et ça fait du bien de le formuler* ». Une chose est sûre, on a hâte de découvrir tout ça !

Concerts et écologie

Le public est-il prêt à sauter le pas ?



Tomorrowland ou l'art de la démesure.

TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Quand on aborde la thématique de la transition écologique au niveau culturel, on parle beaucoup de la responsabilité des organisateurs et du secteur culturel. Mais quid du public ? Est-il prêt à abandonner la voiture et à se reporter sur des spectacles moins ambitieux ?

Tout va bien sur le marché du live. Les billets de concerts se vendent comme des petits pains, la demande n'a jamais été aussi forte, les promoteurs se frottent les mains. 2023 est déjà annoncé comme "une année colossale" pour l'industrie des concerts. Pas de doute, la reprise est là. Seul hic, cette demande est surtout concentrée sur les gros événements : concerts dans les stades, gros festivals... L'événementiel fait recette.

En Belgique, Rammstein a rempli trois stades Roi Baudouin là où The Weeknd s'est invité deux fois, avec leurs centaines de camions-remorques transportant la scène et, pour les premiers, leurs 1.000 litres de fuel par concert pour enflammer leurs performances. Et puis, il y a aussi les festivals-tourisme en terres étrangères, savamment promus chez nous, comme le Primavera à Barcelone, le Sziget à Budapest ou le Fly Away Festival et son concept de concerts Club Med, transportant tous leur public par avions, comme Tomorrowland...

Ce qui, par les temps qui courent, pose question. Car n'en déplaise à Coldplay, les gros événements musicaux polluent. Certains pouvant aisément être qualifiés d'aberration écologique. La dernière tendance va d'ailleurs dans ce sens. Pas mal de stars faisant le choix de faire venir les fans à eux. C'est le cas d'Adele et de U2 en résidence à Vegas. Ces derniers poussant le vice jusqu'à aguicher leurs fans avec un show futuriste en immersion totale, uniquement visible dans une toute nouvelle salle de 20.000 places située, donc, dans le désert du Nevada. Et ça marche ! Des fans viennent des quatre coins de la planète pour voir leurs idoles. En somme, U2 transfère à ses fans le coût du transport de sa tournée... Et son coût écologique.

Qu'est-ce qui pollue ?

Oui, les concerts polluent. Selon une étude de la société française de consultance Eneris, l'empreinte carbone d'un festival témoin (une moyenne de différents festivals étudiés) de 50.000 personnes est de 1.000 tonnes équivalent CO₂. Cela équivaut à 400 allers-retours Paris-New York en avion, 100 tours de la terre en voiture... Et le bilan carbone de 100 Belges pendant un an.

Mais qu'est-ce qui pollue, au juste ? Le catering (8%), les systèmes son/lumière et la scénographie (7%) et, surtout, les transports (du matériel, des artistes et du public) qui représentent environ 77% des émissions de gaz à effet de serre (GES) d'un festival.

Dans ces conditions, la question de la mobilité devient centrale. Celle des groupes et de leur matériel, bien sûr, mais aussi du public. Lequel a pris l'habitude d'y aller en voiture. Pour les organisateurs et les autorités, les incitants à pousser les gens à utiliser les transports en commun sont devenus une évidence.

Exemple avec l'Ancienne Belgique qui a instauré des horaires fixes (les concerts se terminent à 22h30) et collabore avec la Stib et la SNCB (gratuité ou réduction du prix du billet avec le billet de concert). Marc Vrebos, directeur technique de la salle du Boulevard Anspach : « En 2007, on a fait une première enquête et on s'est rendu compte que 71% de notre public venait en voiture. C'est énorme. On devait faire quelque chose. Dix ans plus tard, ce chiffre est tombé à 50% ».

Inciter le public à prendre le train

L'exemple de l'AB a été suivi. À chaque événement au stade Roi Baudouin, la Stib augmente sa fréquence de trams et métros. C'est faisable quand on est en ville. Mais au milieu des champs ? Werchter, Dour, Paradise City ou Esperanzah!, chaque festival travaille avec la SNCB.

Arnaud De Brye d'Esperanzah! explique que « le plan, c'est de pousser les gens à prendre le train. Il y a deux leviers pour ça : des tarifs spéciaux et l'augmentation des tranches horaires. 20% du public vient en train et 70% en voiture – mais le covoiturage fonctionne très bien chez nous ». De son côté, comme Rock Werchter, Paradise City propose un autre service : les trains de nuit – même si cette offre est limitée à quelques villes, surtout flamandes. En 2021, 7,8% de festivaliers prenaient le train. Ils étaient 20% l'an dernier. Preuve que quand une offre alternative à la voiture est proposée, le public est preneur. Même s'il y a encore du chemin à accomplir pour que le train supplante la voiture...

François est un mélomane averti, fan de concerts et de festivals depuis des années. Pour lui, la question du trajet a toujours été épineuse : « Clairement, s'il y a un train de nuit pour revenir d'un festival, je le prends les yeux fermés. Il n'y a rien de pire que de reprendre la voiture à 3 heures du matin en ayant bu toute la soirée. Souvent, j'ai simplement abandonné l'idée d'y aller pour cette raison ».

Christophe n'est plus de cet avis. Il est allé voir Bruce Springsteen à Werchter avec retour prévu en train de nuit : « Sauf que ça ne s'est pas passé aussi facilement. Il a d'abord fallu attendre que le train soit bondé avant de démarrer. Et puis il y a eu un problème, si bien qu'on a encore attendu une heure avant de partir, on était serrés comme du bétail, c'était insupportable. Je suis rentré chez moi à 4 heures du matin. Pour moi, le train, c'est terminé ».

Thibaut – un spectateur averti

« Je n'ai jamais compris l'intérêt de ces concerts dans les stades. Ce n'est plus de la musique, c'est du cirque. »

Flggskam

Ces considérations posent une question plus vaste. Est-ce que l'écologie entre en compte dans le choix des mélomanes quand il s'agit d'aller voir un concert ou festival ? Chaque année, fin mai, François partait avec des amis à Barcelone pour le Primavera. « C'était devenu une tradition avec les copains. Évidemment, on y allait en avion... » L'an dernier, ses convictions écologiques l'ont fait changer de plan : « On est allé aux Nuits Sonores, à Lyon, en covoiturage. Ça avait plus de sens... »

De manière plus générale, ce sont les "city trips" en avion qu'il a décidé de réduire : « Je ne dis pas que je n'en fais plus mais c'est devenu beaucoup plus rare. Du coup, pour un festival, une fois de temps en temps, ok. Mais je n'en ferais clairement pas deux sur l'année et ce sera en Belgique ou pas trop loin ». Et de citer « un bazar comme Tomorrowland où 80% des mecs viennent en avion avec le business model construit là-dessus, je trouve ça un peu scandaleux ».

Thibaut, lui aussi, a fait partie de ce groupe Primavera mais il a rapidement jeté son dévolu sur le Best Kept Secret aux Pays-Bas : « La proximité a clairement joué. Je trouve que c'est plus culpabilisant de voyager pour un divertissement, qui peut sembler interchangeable, que pour des vacances en famille ou le boulot. Car ce sont les mêmes groupes qui tournent dans les festivals ». Quant au choix entre gros et petit concert, il est fait depuis longtemps : « Je n'ai jamais compris l'intérêt de ces concerts dans les stades. Ce n'est plus de la musique, c'est du cirque ».

Fred, qui est allé voir Rammstein, a un autre point de vue : « J'y suis allé parce qu'on me dit depuis des années que c'est le meilleur show metal qu'on puisse voir. Et je n'ai pas été déçu ! Quelle claque ! ». Pour lui, les cents camions-remorques, les 1.000 litres de fuel dans l'atmosphère, tout cela valait la peine. "The show must go on !" Bref, difficile de faire des généralités. Mais pour certains, simplement, les habitudes changent.

Benoît est fan d'électro, il n'est pas rare qu'il aille en week-end à Berlin avec ses copains : « Avant, c'était d'office en avion mais désormais, on y va en train. Greta a dû déteindre sur moi, je dois ressentir le "flygksam" ("la honte de prendre l'avion"). A priori, ça paraît long, six heures, mais le voyage est beaucoup plus agréable, on peut bouger, prendre une bière au wagon bar et on arrive en plein centre-ville... et on culpabilise moins. C'est l'histoire de prendre de nouvelles habitudes, en fait ».

UN PEU



© CAYO SCHEYVEN

TEXTE : VANESSA FANTINEL

Bienvenue dans leur maison, atelier, salle de répète et lieu de concerts, un foyer de création qu'ils appellent « Centre de beauté culturelle ». Pour Matthieu et Cayo, les mots sont importants

et la beauté une philosophie de vie. Quand ils ne travaillent pas à leur duo Mes Lèvres, les événements qu'ils organisent ensemble se déroulent donc chez eux. Et chez eux, c'est UN PEU.



Le dernier disques du maître des lieux

UN PEU, Beaucoup, À la folie... Son nom se réfère au nuancier de l'amour. Cinq pétales colorés occupent d'ailleurs physiquement le lieu. Parmi eux le blanc, *Toujours*, orne la scène d'en bas, leur "terrasse souterraine". Le pétale noir, *Pas du tout*, est posé à l'intérieur de la façade vitrée : « À cet endroit, on ne te voit "pas du tout" de l'intérieur. Et, posé là, il devient en même temps un miroir pour ceux qui regardent de l'extérieur ».

Cayo van Breugel et Matthieu Ha ont en commun ce sens du détail, une solide formation musicale, le goût du défi, l'amour des images... et les caravanes. Grands baroudeurs, ils portent des parcours incroyables qui feraient chacun l'objet d'un long article et qu'ils vous raconteront avec plaisir si vous poussez leur porte. Vous recevrez un délicieux café au lait de coco et aurez peut-être le droit d'emprunter le monte-charge pour visiter les lieux à la lumière du jour... Mais pour aujourd'hui, retenons que leur toile artistique s'étend jusqu'en Eurasie, un réseau aux identités musicales multiples, tissé au fil des pérégrinations, voyages, tournées. Et qu'ils prennent soin de tout ce qu'ils entreprennent.

Un duo tout d'abord, Mes Lèvres, union singulière de l'accordéon, de la guitare et de leurs voix autour d'un langage imaginaire, « d'un temps oublié ou pas encore arrivé ». L'autre entreprise qui les occupe, c'est ce UN PEU qui propose beaucoup : résidences, expositions et concerts « sans aucune exclusivité esthétique ». Ils accueillent en effet de "tout" : musique classique, rock, chanson, opéra... à raison, parfois, de plusieurs propositions par soir puisque le lieu dispose de deux espaces scéniques. Leur maître-mot est l'accueil : « Quand on voyage, d'une part, on est reçus et, d'autre part, on devient un représentant de là d'où on vient. C'est ce cercle vertueux que nous voulons réactiver ici (...) C'est pour ça que nous avons créé un endroit qui permet à la fois de bien écouter la musique, de bien présenter la performance et de la découvrir avec qualité. Ça permet d'accepter n'importe quelle proposition : à partir du moment où elle est bien présentée, elle peut être comprise ».

Matthieu Ha et Cayo van Breugel ont installé en 2019 ce QG de la musique alternative, boulevard d'Ypres à Bruxelles. Avant, c'était un lieu de stockage et la grande entrée était une porte de garage ouverte sur la rue. Aujourd'hui, c'est une baie vitrée aux reflets mystérieux, qui suggère à la fois l'ouverture vers l'extérieur et l'invitation à découvrir leur univers chaleureux : fouillis et paillettes, une caravane, un bar, les œuvres de l'artiste du moment (photo, sculpture, peinture...) et une boutique de vinyles, « les artistes qui ont joué ici ». C'est aussi un lieu de passage qui conserve les traces de ceux qui l'ont visité : on peut sonner et chiner joyeusement parmi les objets exposés.

Cet effet aquarium n'a pas connu des débuts faciles. La rencontre fut « confrontante », dans ce quartier qu'on surnomme "Chicago", mais Cayo et Matthieu sont venus pour rester : ils valorisent le temps,

la liberté artistique et la vision à long terme. « Et puis, confronter l'art à la réalité est très important, parce qu'on peut vite s'installer dans quelque chose de consensuel or l'enjeu, ici, était aussi de voir si l'art, la beauté seraient en mesure de dialoguer avec le réel d'un quartier qui n'est pas de tout repos. »

D'un côté, une grande mixité sociale et, de l'autre, un lieu qui accueille des artistes issus de communautés musicales très différentes. « Ça fait beaucoup de mixité et peu de maîtrise (rires). Alors nous avons créé des habitudes : la caravane sort avant chaque événement le vendredi, avec l'Étendard de la Survie (voir photo) et Matthieu exécute une danse pour signifier chaque fin de soirée. Avec les jeunes du quartier, nous avons également instauré le "Thé de la paix du quartier", servi à 16h les jours de concerts, avec les artistes. »

Ils ont aussi imaginé le *Mille et une Terrasse* : journal des événements organisés par UN PEU, et disponible en ligne dans la rubrique "Has been", c'est-à-dire « Ce qui a eu lieu, par Matthieu Ha comme dans Ha... s been (rires). » Ces récits, illustrés par les photos de Cayo, se font témoins de chaque Thé de la paix du quartier et des concerts. « Avec ces récits, les jeunes sont aussi touchés de savoir qu'ils font partie de l'histoire. »

Ce ne sont que quelques-uns des symboles et rites qu'ils ont inventés, des histoires à partager et qui suscitent, à l'arrivée, la douceur et le respect des uns envers les autres. De là est créé le lien avec les jeunes du coin qu'ils surnomment affectueusement "Les Gremlins". « Le commerçant d'en face nous offre de la menthe. Un jour nous avons proposé aux jeunes de partager le thé. Ça appelle au raffinement, le soin de préparer le breuvage... Certains sont maintenant nommés "Maîtres du thé" et le préparent eux-mêmes. (...) Ici, on essaie de retrouver la noblesse (...) on réfléchit au rôle de l'artiste dans la société. Montrer la beauté. Des choses toutes simples mais qui parlent à tout le monde. » Cinq ans plus tard, ces jeunes sont désormais les premiers témoins du travail de Matthieu et Cayo et s'y intéressent : la rencontre a eu lieu.

Leur agenda culturel se règle aussi sur leur vie d'artistes, c'est pourquoi UN PEU n'est actuellement ouvert que le vendredi et le samedi – un agenda qui sera adapté dès 2024 pour leur permettre de tourner avec *Mes Lèvres*.

Prochains rendez-vous : les 26 et 27 janvier 2024 pour l'anniversaire du lieu (5 ans !) et la sortie de leur vinyle *Ton style c'est tes lèvres*. En 2024, UN PEU sera ouvert une fois par mois, pour un... *Festival de la fin du mois* qui prévoit des collaborations avec, entre autres, La Fanfare des Minuscules, Yannick Dupont, Éric Bribosia, Jordi Grognard... et les Gremlins, bien entendu.

Vous irez sans savoir à quoi vous attendre mais allez-y avec une certitude : si vous poussez UN PEU la porte (ou beaucoup, ou passionnément), vous y serez soigneusement accueillis.

cabane

Brûlée

cabane records

Pas plus qu'il n'y a de Venise en Italie, il n'y a de cabane au Canada, ou alors, comme Venise, cabane, c'est chez n'importe qui. Cabane est un rêve d'enfant, de liberté, son premier chez-soi. Du projet artistique, Thomas Jean Henri a fait son chez-lui, là où il réalise tout, tout seul... ou presque. Né Thomas Van Cottom en Brabant Wallon, ce photographe et musicien a déjà un lourd passé : batteur du groupe bruxellois Venus, cofondateur du duo Soy Un Caballo, collaborateur de Stromae jusqu'en 2015, ce qui lui donne envie de se réfugier dans cabane. D'emblée, TJH entame une trilogie, qui s'ouvre sur l'album folk pop *Grande est la maison*, paru en février 2022, avec les voix de l'Anglaise Kate Stables et de l'Américain Will Oldham. Fin janvier 2024 sort *Brûlée*, deuxième tableau du tryptique, toujours avec Kate Stables mais, cette fois, avec son compatriote Sam Genders. Un Anglais qui a déjà coécrit certains textes de *Grande est la maison*, ça va, tout le monde suit ? Cela signifie surtout que *Brûlée* s'inscrit dans une continuité renouvelée. Cabane est une auberge espagnole où chacune, chacun apporte sa sensibilité à fleur de cordes, vocales et instrumentales, nylon, etc. Dans cette folk pop de chambre (enfin, de cabane), tout est mélodie et euphonie. Il y a bien quelques harmonies sautillantes, primesautières (*By the Sea*), mais l'essentiel de *Brûlée* est d'une beauté mélancolique voire ténébreuse, tout à tour dramatique (*Dead Song Pt.1*), énigmatique (*Italian Mysteries*), irisée (*Tout ira bien*, en vœu pieux final). Reste la douceur enveloppante de *Take Me Home*, la batterie qui brise un peu l'intimité de *In Parallel*, l'eau et la terre d'*Îlot Pt.1*. Comme de photos en couleur, TJH en connaît un bout sur la question, la température vocale alterne le chaud et le froid. Bru-meuse chez Sam Genders, la voix est claire, lumineuse chez Kate Stables, irrésistible sirène. Le temps qu'a mis Thomas Jean Henri pour faire cet album exige celui de l'écoute : « *Il va falloir prendre le temps et y consacrer une attention* ». — **DS**

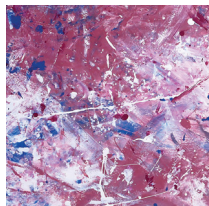


Colline Hill

In Between

Hill And Lake Productions

Originaire de Bretagne mais installée en Belgique, l'auteure-compositrice-interprète Brigitte Coulet, alias Colline Hill, nous emmène dans une cabane perdue des Appalaches dès les premières notes de ce troisième album. Et c'est un voyage qui ne se refuse pas. Ses doigts qui glissent, tels des funambules, sur les cordes de la guitare acoustique, sa voix fluide comme l'eau du ruisseau coulant dans la vallée, les influences du blues mélancolique se lovant dans le storytelling de la country... Tout est à sa place ici grâce à l'élégance sobre de la jeune femme et au travail de la réalisatrice Géraldine Capart (Miossec, Dominique A). En privilégiant l'émotion brute, les captations live et l'économie des moyens, Colline Hill réveille ici les fantômes exaltés des grandes figures de l'américana. Superbe. — **LL**

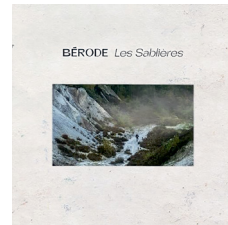


Whoman

Night's Ferries

Autoproduction

Après avoir découvert leur premier single *Daily Aw* en mars 2023, Whoman a sorti son 1^{er} EP 4 titres à la fin du mois d'octobre 2023. Si de prime abord, le style pop et les voix peuvent rappeler Tame Impala ou encore Arcade Fire, la suite de l'EP est plus expérimentale tout en restant terriblement mélodique. Par exemple, la progression d'*Another Friday* flirté avec le son psyché des 60's ou encore *Shiny* qui surprend avec une ritournelle d'un style asiatique sur fond de beat hip-hop. Sans oublier l'harmonie des voix indispensable et savoureuse digne d'un CSNY d'époque ! Bref on est surpris et c'est justement l'attrait de cet EP : *Night's Ferries* brouille sans cesse les pistes. Enfin la version épurée de *Daily Aw*, offre un moment solennel. Un groupe à suivre de très près ! — **JPL**



Bérode

Les Sablières

Granvia

Après 10 années au sein de Dalton Telegramme, Quentin Maquet s'illustre en solo sous le nom de Bérode. Après 1 premier EP en 2020, il revient avec un album 5 titres, *Les Sablières*, paru en novembre dernier. 5 titres ciselés, 5 tranches de vie sur l'amour, la séduction, la séparation et l'ennui. La plume de l'auteur est tantôt nostalgique, le *Maître du je* et *Hier*, tantôt amusée et pleine d'autodérision sur *Taxi de nuit* ou *Mon heure de gloire*. La trompette du leader de Dalton Telegramme se fait aussi entendre, entourée par de solides musiciens : Remy Rotsaert, Quentin Nguyen, Olivier Cox et même Pierre Dumoulin (Roscoe) pour la production du *Maître du je*. Le résultat est juste parfait ! — **JPL**



Fred Frith

and Musiques Nouvelles

Something About This

Landscape For Ensemble

Sub Rosa

En 2018, Ars Musica a la bonne idée de passer commande au guitariste anglais Fred Frith – il débute en 1968 avec Henry Cow, dans le milieu rock (le groupe fonde le mouvement Rock In Opposition avec d'autres musiciens, délaissés par l'industrie musicale et décidés à se débrouiller seuls) –, pièce pour laquelle il s'inspire des paysages désertiques de Joshua Tree (le silence, la lumière, la vie des oiseaux migrants). Le morceau-titre est écrit mais ménage des espaces d'impro (une pratique de longue date pour Frith ; les deux autres captations en témoignent). Ses sons inhabituels (frottements, craquements électriques – il bricole son instrument) se mêlent à ceux de Musiques Nouvelles, l'ensemble belge spécialisé en musique de création, en une exploration mutuelle réjouissante. — **BV**



ZAÄAR

Genesis of Cyclopien Sorcerer

WV Sorcerer Productions/

Moonlight Cypress Archetypes

Le multi-instrumentiste Guillaume Cazalet a embarqué une partie de Neptunian Maximalism dans ce quintet formé en compagnie de Didier Nietzsche (synthés, ipads), Sébastien Schmit (batterie, percussions), Hugues-Philippe Desrosiers (basse) et Jean-Jacques Duerinckx (saxophone soprano). Un groupe dont l'univers est souvent présenté comme "tribal et primitif" côté percus, fait de "free jazz vaudou", "surréaliste" et "teinté de bruitisme rituel". Deux titres d'une vingtaine de minutes, chacun figure sur ce disque (*The Dance of Time* et *Mesmerism*), en réalité un "split" sur lequel on peut aussi entendre Spintria, des Américains du Tennessee navigant dans des eaux similaires, une touche de métal en plus. « Il se trouve que Zaäar et Spintria ont des albums signés sur un label commun, nous explique Guillaume Cazalet, que ce label, WV Sorcerer Productions, est géré par un ami, Ruò Tán avec lequel on a déjà tourné pour son projet solo. Et qu'il avait appris que Spintria pensait à un split pour une prochaine sortie. Il s'est dit que ça pourrait bien coller avec nous. Et ça nous permettait de sortir quelque chose "en attendant", puisque je suis en train de déruher plusieurs heures de matière pour notre prochain album. Comme c'est un processus assez long, on a ici un amuse-bouche intéressant. » De fait : le très cinétique *The Dance of Time* que signe Zaäar, entre crescendos frénétiques et plages de calme, sonne tel un concentré de ce qui anime le groupe. **-DS**



Stonks

Class Craic

Autoproduction

Sensible aux tremblements de la planète rock, la scène bruxelloise s'agite et s'ajuste à l'actualité. À la jonction d'un post-punk en mutation et d'un jazz libre et vaguement déviant, les gars de Stonks déballet quatre morceaux bousculés par la distorsion et quelques tourbillons de cuivres incandescents. Portée par un chant sous tension, toujours proche de la transe et du craquage nerveux, la musique du quatuor belge emprunte aux logiques de la "crank wave", une vague punk et turbulente qui, depuis l'émergence de Squid et IDLES, déferle en flux continu sur les rivages anglo-saxons. Carré mais ouvert à toutes les formes d'exaltation, le premier EP de Stonks prône le pogo et l'amour de la trompette. L'assurance d'un monde meilleur. **-NA**

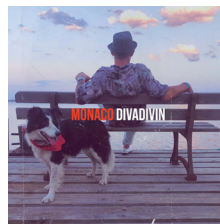


Benjamin Vndredi

Après l'amour

SIXELEVEN

C'est d'abord une histoire jeux de lettres et de mots. Benjamin Vrydagh dans le civil, devenu Vndredi dans la mélodicité. Un avatar qui fait fi du E pour mieux pasticher The Weeknd, son idole américaine Abel Tesfaye. Car c'est surtout ici une histoire d'admiration. Quasiment érigée en hommage. Celui-ci est le 3^e et dernier volet d'une série de EP (*Avant*, *Pendant* et *Après l'Amour*), probable clin d'œil à la trilogie méconnue de The Weeknd à ses débuts. Une chronologie de l'amour où Benjamin fait étalage de ses nombreux talents musicaux. Car après avoir appris le piano dès le plus jeune âge, l'artiste a fait ses preuves en tant que compositeur/beatmaker sous le nom de Dee Eye, signant des prods pour PLK, Lorenzo, Roméo Elvis, Zwangere Guy, etc. Un exercice où il excelle mais qui le frustrait parfois. Benjamin Vndredi se lance donc en solitaire comme auteur-compositeur et interprète de ses propres envies, et l'on sent à coup sûr l'énorme potentiel du musicien. Reste à trouver sa propre voix/voie en se délestant de cette influence encore trop encombrante. **-NC**



Divadivin

L'homme qui imitait à la mer

Autoproduction

On ne sait trop quelles sortes d'araignées venimeuses siphonnent le cerveau de Ben Lacour (déjà derrière le projet Flingue), mais elles tissent leurs toiles sous forme de mots durs, drôles, vulnérables, acerbés et acérés du meilleur cru. Clochard céleste, poète des caniveaux, rêveur bonimenteur, Lacour est tout cela. Sa plume trempe à la fois chez dada et les romantiques pour un grand écart aussi improbable que réussi. Dans *L'homme qui imitait la mer*, disque explosé et explosif fomenté avec Greg Rémy (Ghinzu) et quelques autres délurés qui n'avaient probablement pas idée d'où ils mettaient les pieds, on croise les fantômes d'Arno, des Pogues, de Gainsbourg, du Velvet Underground et Noir Désir. Que des morts qui reprennent vie sous une autre forme et une autre voix. Une voix cramée qui tend vers Tom Waits, en français dans le texte. **-DZ**

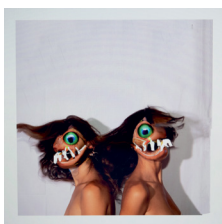


Altacc

O'Dahu!

Autoproduction

Altacc est un duo musical composé d'Élise Rens (alto) et de Mathilde Dedeurwaerdere (accordéon diatonique), ponctué également de chant, de percussions et de contes. En ce début janvier 2024, les deux musiciennes reviennent de Bretagne où elles ont présenté leurs compositions : une région idéale pour faire découvrir leur musique acoustique, mutine, sautillante et empreinte d'une longue tradition, là où l'accordéon est aussi et surtout un instrument clé du répertoire. Élise et Mathilde semblent "fans" des animaux fabuleux, elles écrivent en guise d'introduction que « le dahu est un animal sauvage imaginaire vivant dans les zones montagneuses »... tandis que leur spectacle intitulé *Graine de perroquet* est toujours bien actif sur les routes. Un duo attachant à découvrir. **-FXD**



JUICY

Cruelles Formes

Capitaine Records

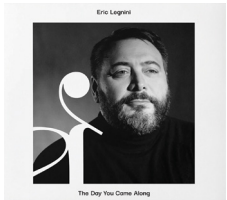
Trois EP, un album et une flambée de concerts au compteur, le duo bruxellois JUICY tire sa révérence. Pour marquer le coup (et nos esprits), Sasha Vovk et Julie Rens nous font cadeau d'un dernier EP percutant, *Cruelles Formes*. Écrit, arrangé et enregistré en moins de deux semaines, *Cruelles Formes* marque un retour à l'essentiel. « On s'est rendu compte qu'on avait beaucoup joué ces dernières années, mais il y a quelque chose qui nous déconnectait de l'instant : on se demandait toujours ce à quoi ça allait aboutir. On était dans une projection permanente », explique Julie. Valoriser le processus créatif autant que le produit fini, c'est la mission que s'est donnée JUICY : « Tout a été très vite. On a fait trois jours d'écriture, trois jours de studio avec ECHT!, trois jours de studio voix et c'était plié ». Cela dit, les deux musiciennes continuent de faire passer des messages forts, qui traduisent leur engagement social et politique : tandis que sur *Lolo*, elles dénoncent les ravages du confinement, c'est la précarité de la société contemporaine qui est mise en lumière sur le percutant *g pas l'argent*, titre hypnotisant formé autour de deux phrases d'une efficacité sans pareille. Des paroles en français, qui, au-delà de renforcer le message de chaque morceau, prônent la soif de liberté qui émane du duo. « Chanter en français, on nous le suggérait tout le temps. Comme c'était tout le temps, ça ne donnait pas envie de le faire. Donc on a repoussé, repoussé, repoussé. Et là, on a senti que c'était le bon moment », souligne Sasha. *Cruelles Formes*, dernière cartouche d'un groupe libre qui s'émancipe des normes et des conventions. Cinq titres hybrides à écouter sans relâche, au moins jusqu'au retour des deux Bruxelloises ! **-DT**



Le Motel présente Maloca

Vol. 2
Maloca

Fabien Leclercq, alias Le Motel, multiplie les projets, les sorties et les collaborations. Quelques mois après les projets MAAR (avec Bruce Wijn), Baltimore (avec Fuzati et le Klub des Loosers) et Su Boca Su Sabor (avec Clara!), il profite des quatre ans de son label Maloca pour sortir une compilation de 17 titres et autant d'artistes, la deuxième du genre. Parmi les artistes, on retrouve Mika Oki, Tristan Arp, Bambounou, lui-même et bien d'autres, tous liés par une certaine idée du clubbing cher à Maloca : un clubbing matiné de hip-hop, de trip-hop, de percussions percussives et de sonorités du monde. La plupart des artistes présentés sur cette compile viennent d'ailleurs des quatre coins de la planète : Mexique, Chili, Maroc, Afrique du Sud, États-Unis... et Bruxelles. « Ce sont des artistes que j'admire, avec qui j'ai ou j'aimerais collaborer, qui n'ont pas forcément de lien direct avec Maloca, mais qui sont dans cette mouvance clubbing qui colle au label », explique Le Motel, qui ajoute : « Je voyage beaucoup, notamment pour jouer et quand je suis dans un endroit, j'aime découvrir des scènes musicales, rencontrer des artistes, explorer le milieu artistique. Dernièrement, je suis allé en Chine pour un DJ set, j'y ai découvert une scène culturelle underground assez fascinante ». Peut-être pour une prochaine compilation ? **-DZ**



Éric Legnini

The Day You Came Along
Paradis Improvisé

Le solo de piano et le duo avec contrebasse sont des configurations dans lesquelles on ne l'entend quasi plus. Trop occupé par ses réalisations artistiques, ses tournées avec les Dutronc père et fils et certaines échappées jazz, Éric Legnini retrouve ici cette formule essentielle pour neuf titres lumineux. L'occasion qui a fait le larron ? Mécène, Hélène Dumez a convié quatorze pianistes à jouer chez elle, rue Paradis, à Marseille. Parmi ceux-ci, il y eut Baptiste Trotignon, Alain Jean-Marie, Bojan "Z" Zulfikarpašić, Thierry Maillard, Grégory Privat et notre Éric Legnini international. « C'est dans un bel appartement, avec un Steinway de fou, se souvient le Hutois. *Le matin, tu prends possession du lieu et du piano, et à 18 heures, l'album est terminé* ». Plus guère habitué à l'exercice, il a dû s'y accoutumer pendant une semaine à partir du chef-d'œuvre du pianiste Jimmy Rowles, *Rare-But Well Done* (1954). C'est là que se trouve la chanson de Bing Crosby, *The Day You Came Along*, qui donne son nom à l'album. Avec *My One and Only Love* ou encore *Woody'n'you*, la chanson est à l'honneur, et Éric Legnini le lui rend bien. On y retrouve l'inévitable Thelonious Monk (*Think of One*) et cette *Dolphin Dance* du Maiden Voyage de Herbie Hancock qui fut « *l'un des premiers morceaux que j'ai appris* », se souvient le pianiste italo-belgo-français d'adoption.

« Ces classiques, que je jouais quand j'étais gamin, font partie de ma vie. Pour un musicien, il est toujours bon de revenir aux sources » et, à l'auditeur, de s'y abreuver pour s'en délecter. Avec Sylvain Romano en invité à la contrebasse dans un coffret de sept albums Collection Rouge et Collection Bleue. **-DS**



4noui

Fallen Angels

Olga Productions

4noui est l'alias d'Anouk Boyer Mazal. Artiste numérique française installée à Bruxelles, Anouk est aussi vidéaste (pour les Pirouettes), bassiste chez les Puurses et s'est déjà cachée derrière le projet igloo. C'est aujourd'hui sous le moniker 4noui qu'elle avance, tout en douceur et mélodies claires, avec un premier EP intitulé *Fallen Angels* sorti sur le label marseillais Olga Productions. En quatre titres, 4noui dévoile un monde onirique sous couvert de dream pop et d'electro ambient. Le chant est aérien et éthéré, on est plongé dans un bain de calme apaisé. Sa musique rappelle à la fois Grimes ou SkyH1 pour le côté électro, Björk et le Blonde Redhead de 23 pour les références pop indé. Un premier essai qui mérite qu'on s'y baigne. **-DZ**



Slow

Abîmes

Code 666

Abîmes est la huitième parution du duo formé par Lore et (l'incontournable) Déhâ dont les productions sont toujours bien au-dessus de la mêlée générale. Quatre (longs) titres dans un style qu'ils qualifient eux-mêmes de "funeral doom", où les guitares occupent le devant de la scène, lourdes et lentes, et ponctués par une batterie qui plaira aux fans de Earth par exemple. La voix gutturale propre au doom réussit à éviter les clichés et s'insère dans l'ensemble comme un élément sonore à part entière, telles des nappes de synthé ou de drone totalement fondues dans la matière. Les solos très "guitar hero" apportent une couleur supplémentaire à l'ensemble. Si vous appréciez un groupe comme Shape of Despair, cet EP est pour vous ! Slow : un duo qui porte bien son nom ! **-FXD**



Naomie Klaus

Youth looks so good on you

moli del tro records

Nous avons quitté Naomie Klaus en plein Covid avec *A Story of a Global Disease*, disque où Bruxelles rencontrait un Tokyo fantasmé sur des beats électro et répétitifs et sur lequel il était question de geishas mais aussi de tour japonaise, de tourisme ou encore de mondialisation. Tout aussi ludique, barrée et hallucinée, la musique de Naomie Klaus se dévoile aujourd'hui avec *Youth looks so good on you* qui décolle tel un Twin Peaks re-pimpé, marimba hypnotique et texte asmr à l'appui, via un extrait parlé de *La vie des Maîtres* de Baird T. Spalding (un vrai-faux récit qui relate la rencontre de "scientifiques" avec des maîtres spirituels). « *Youth looks so good on you est une ballade sonore qui explore de façon bizarre le monde situé entre la réalité et le fantasme de soi, un monde où le culte esthétique pour la jeunesse devient souverain pour le peuple* ». Vieillesse, décrépitude et mort sont les thématiques qui s'épanchent et s'épandent tout le long de ces huit pistes léthargiques, produites en 2022 dans le cadre du Festival "Les Heures Sauvages - Nef des Marges dans l'ombre des certitudes" au Centre Wallonie-Bruxelles, à Paris. Étrange (vous avez dit étrange ?) et très réussi. Mais vous, "are you afraid of getting old" ? **-FXD**

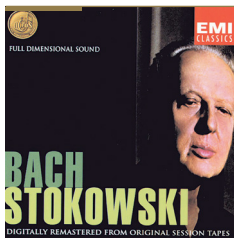
Retrouvez la liste de toutes les sorties sur larsonmag.be



Echo Collective

TEXTE : VANESSA FANTINEL IMAGE : DANNY WILLEMS

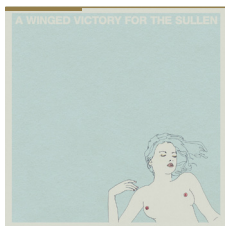
Après *The Sea within* (2020), Echo Collective prépare *Mirror image*, qui sortira chez Naïve en mars 2024. Imaginé dans un système de sonorisation 4D, cet album revient aux sources du collectif et réunit en duo ses fondateurs : Neil Leiter et Margaret Hermant.



Bach
by Stokowski (1997)
(choix de Neil Leiter)

« Leopold Stokowski, organiste et chef d'orchestre remarquable, est connu du grand public comme arrangeur des musiques du dessin animé *Fantasia* pour Disney en 1940. C'était aussi un génial transcritteur qui a porté à l'orchestre des pièces pour orgue de Jean-Sébastien Bach. Ce disque a marqué ma jeunesse, c'est juste sublime. Il a donné une vie nouvelle à cette musique. Cet album a

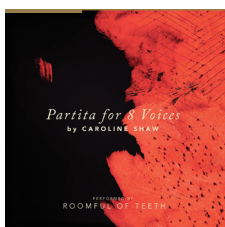
aussi marqué le début de ma carrière de musicien car il m'a fait comprendre qu'on pouvait donner une nouvelle vie à la musique en lui offrant un nouveau contexte. Cette découverte, cette illumination, a abouti au premier disque du groupe, Echo Collective plays *Amnesiac* (2018) où nous avons imaginé un nouveau contexte pour la musique de Radiohead en travaillant les couleurs et l'instrumentation. »



A Winged Victory
for the Sullen (2011)
(choix commun)

C'est le disque "révélation" d'Echo Collective. Neil et Margaret ont accompagné en tournée européenne ce duo formé par Dustin O'Halloran et Adam Wiltzie. Leur style a ouvert pour eux les portes du "néo-classique" : un laboratoire, une démarche de recherche dans laquelle on amplifie les instruments acoustiques, où le son est déployé, les textures travaillées. « Notre musique était quelque

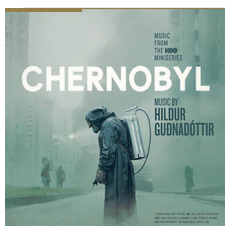
part, on la ressentait sans l'avoir encore nommée et soudain elle était là. » Jouer avec AWFVTS a aussi permis de pousser d'autres portes, des salles différentes, des festivals, d'intégrer une famille musicale. « Cette ouverture a suscité beaucoup de rencontres, celle avec Jóhann Jóhannsson notamment ». C'est un point de départ qui rayonne encore aujourd'hui sur le parcours du collectif.



Caroline Shaw
Partita for 8 voices (2012)
(choix commun)

Avec cet album, la compositrice américaine est devenue la plus jeune lauréate du prix Pulitzer de musique, en 2013. Huit voix humaines dont elle tire énormément d'émotions et de couleurs différentes. « C'est ce qu'on tente de réaliser avec nos instruments : recherche de textures, étendue des techniques... » Amie d'enfance de Neil, elle fait aussi partie de l'histoire du collectif : c'est elle qui les a mis en contact avec AWFVTS ! C'est une figure féminine qui

parvient à toucher à la fois les milieux classique et alternatif, par une écriture simple mais nourrie de techniques de musique contemporaine qui font sonner les instruments de manière singulière : « Elle fabrique un son qui peut correspondre à plusieurs esthétiques et auquel les gens peuvent donc facilement s'identifier. C'est devenu un nom connu au-delà du monde classique contemporain : elle touche des publics différents par sa sagesse d'écriture ».



Hildur Guðnadóttir
Chernobyl. Music for the original TV Series (2019)
(choix de Margaret)

« Encore une personne qui a joué sur le disque de AWFVTS ! Compositrice islandaise, elle a remporté un Oscar en 2020 pour la BO de *Joker* et trois récompenses (dont un Emmy) pour celle-ci. Ce qui est attractif dans son travail, c'est qu'elle est aussi violoncelliste et qu'elle part de l'instrument pour composer et aller vers une recherche extrême du son. Pour *Chernobyl*, elle a enregistré l'ambiance au sein d'une centrale nucléaire avant de la transformer

à l'aide d'outils acoustiques ou électroniques. Il en sort quelque chose d'harmonieux au départ de totales abstractions. Son résultat est organique, proche de la nature, on retrouve beaucoup cette notion chez les Islandais : ils sont entourés des sons de la nature et entrent en résonance avec eux. Qu'elle puisse recevoir une récompense avec cette musique très alternative me touche beaucoup, elle ouvre la voie à la popularisation des expériences sonores. »

Vaya Con Dios



TEXTE : LUC LORFÈVRE

Premier groupe pop belge à avoir décroché un succès massif à l'étranger dès l'aube des années 90, Vaya Con Dios a toujours navigué à contre-courant des tendances musicales du moment. Dani Klein, son actrice principale, réanime la flamme avec l'inespéré *Shades Of Joy*, album conçu pendant le confinement avec Thierry Plas et François Garny. Reprenant l'histoire là où elle s'était arrêtée, la chanteuse observe le monde qui avance tout en interrogeant la place des femmes dans notre société prétendument égalitaire. L'occasion rêvée de revenir sur le parcours cabossé d'une artiste au caractère bien trempé mais à l'âme désormais apaisée. « *J'assume tout, je ne regrette rien* », nous confie-t-elle.

« Vaya Con Dios ». « Que Dieu vous garde ». En octobre 2014, Vaya Con Dios, sans doute l'une de nos plus grandes fiertés « Belpop », faisait ses adieux à la scène lors de deux concerts euphoriques à Forest National et au Lotto Arena à Anvers. Deux années plus tard, Dani Klein, sa chanteuse et leader, mettait le groupe en pause. Définitivement ? Non. Ce 18 novembre 2023, *Shades Of Joy*, nouvel album studio que personne n'attendait, est paru sur le label CNR Records. « Rien n'a été planifié. Même pour nous, ce n'était pas prévu », nous confie Dani Klein. *La musique en général est un voyage plein de surprises. Parfois, le destin, qu'il soit bon ou mauvais, joue un rôle important. C'est ce qui s'est passé avec ce disque. En 2020, je vivais encore en Andalousie (elle est revenue s'installer en Belgique, - ndlr.) De passage à Bruxelles, je me suis retrouvée piégée par le confinement de la pandémie. La Belgique n'autorisant que des "bulles" de trois personnes, j'ai formé la mienne avec mon ancien compagnon Thierry Plas (guitariste) et François Garny (bassiste). On habitait à quelques rues les uns des autres, nous étions célibataires et avions du temps libre. On s'est mis à jouer quotidiennement au Zoo Studios de Thierry. Nous y avons pris un plaisir fou et les chansons sont venues. Des chansons forcément inspirées par les circonstances. Voilà l'histoire de Shades Of Joy. »*

La voix de Dani Klein au naturel, marquée par les soubresauts de la vie. L'interprétation en anglais, en français et en espagnol. La soul cuivrée, le blues, le gospel, la pop symphonique, les orgues qui jouent comme on pleure... Tout l'univers de Vaya Con Dios ressuscite dans les onze chansons originales de *Shades Of Joy*. L'ADN du projet dont les fonts baptismaux ont été posés par Dani Klein en 1985 est toujours là. Le parti pris organique, la volonté de ne pas être rangé dans une case, la recherche d'authenticité dans les enregistrements qui privilégient la magie du moment présent. *Una Mujer* est ainsi une ballade flamenco à arracher des larmes dans la veine du tube *Puerto Rico*, un des grands classiques de Vaya Con Dios sorti fin 1987 et qui figurait sur leur premier album homonyme. *It Isn't Going To Be That Way* réunit, pour sa part, tous les critères pour être qualifié de blues crépusculaire. Il y a une trompette jazz dans *Through Of Love* et une poussée d'accordéon sur *Dancing In The Rain*. Et, un peu partout, ce timbre vocal qui ne ressemble à aucun autre. « *J'ai septante ans. Je ne chante plus comme lorsque j'avais vingt-cinq, quarante ou même cinquante ans. J'aurais pu ajouter des filtres, passer ma voix dans des logiciels mais ce n'est pas le genre de la maison. Je n'ai jamais recherché la perfection. Je chante juste, ça oui, je fais attention. Mais s'il y a du grain, de l'émotion, des endroits dans la chanson où je me sens incapable de monter plus haut, je ne force pas. L'imperfection, c'est ce qui donne ce côté unique à une prestation. On a tendance à l'oublier.*

Des tubes et de la personnalité

Selon les statistiques officielles, Vaya Con Dios, c'est onze millions d'albums et trois millions de singles vendus en format physique dans le monde. Un truc de fou. Seuls Salvatore Adamo, Jacques Brel et Helmut Lotti font mieux. Vaya Con Dios, ce sont des chansons populaires qui ne ressemblent pas à des chansons populaires. Elles ont été fredonnées dans les cabarets bruxellois, diffusées en boucle sur MCM en France, interprétées dans des salles immenses en Sibérie ou à Madrid. *Just A Friend Of Mine*, *What's A Woman*, *Puerto Rico*, *Nah Neh Nah...*. La liste est non exhaustive. Vaya Con Dios, c'est également plusieurs tournées mondiales à l'époque où, à l'exception de TC Matic quelques années plus tôt, aucun autre groupe belge ne s'aventurait au-delà des limites de la francophonie. Vaya Con Dios, aujourd'hui comme hier, c'est surtout Dani Klein, chanteuse, parolière et leader adepte autant de la poigne de fer que de la séduction. On ne va pas mentir, elle a une réputation de diva qui lui colle à la peau. On rappelle à Dani ses relations difficiles avec la presse (notamment l'épisode d'un média francophone auteur d'un jeu de mots douteux, le nom « Vaya Con Dios » étant devenu « Vaya Conne Dios » dans un article), mais aussi son entourage et le milieu de l'industrie. Dani ne botte pas en touche et assume. « *Si tout le monde le dit, c'est que c'est sans doute vrai. Il faut aussi remettre ça dans son contexte.*

À un moment, j'étais contente d'avoir cette réputation. Ce caractère bien trempé m'a protégé des cons. Dans ce métier, c'est important, surtout en tant que femme. Ce sont souvent les hommes qui décident dans les firmes de disques et parce qu'ils sont des hommes, ils ont le sentiment d'avoir toujours raison. Je devais être tenace pour ne pas me laisser embarquer dans des directions que je ne voulais pas suivre. J'ai longtemps eu tendance à dire ce que je pense de manière trop violente. Mais avec les années, la confiance et l'expérience, je me suis assagie.

Dans son nouvel album, Dani Klein parle de la place des femmes dans notre société. Elle l'a toujours fait, comme en témoignent *Just a Friend Of Mine* et son adaptation de *Johnny (tu n'es pas un ange)* de Piaf en 1988 ou *What's a Woman*. « Qu'est-ce qu'une femme si un homme ne la traite pas correctement ? », s'interrogeait-elle sur cette magnifique ballade soul tirée de l'album *Night Owls* en 1990. « C'est un combat permanent qui date de la Première Guerre mondiale, analyse-t-elle. Les hommes partis au front, les femmes ont dû se débrouiller toutes seules. On les pensait incapables de le faire, elles doivent encore prouver le contraire aujourd'hui. Il me semble que cette lutte ne cessera jamais car les hommes ont été élevés pendant des siècles dans la croyance en leur supériorité. »

Dani Klein

« Je me mens moins à moi-même aujourd'hui. C'est important de reconnaître ses faiblesses et de se voir telle qu'on est. »

Loin des tendances

Née Danielle Schoovaerts à Schaerbeek, Dani Klein fait ses armes comme chanteuse dans les années 70, notamment en reprenant Piaf dans les restos de la rue des Bouchers et comme choriste. Au début des années 80, on la croise chez Arbeid Adelt, Luc Van Acker et Machiavel (elle est créditée sur l'album *Break Out* en 1981). Elle fonde Vaya Con Dios en février 1985 avec Dirk Schoufs (basse et contrebasse) et Willy Lambregt (connu sous le nom de Willy Willy et décédé en 2019). Loin des tendances du moment, le trio joue la carte organique. « *J'avais un père mélomane qui écoutait de tout. J'ai gardé ce trait d'éducation. Dès le début, j'ai choisi de ne pas choisir. Je ne voulais pas m'astreindre, y compris dans le choix de la langue. J'écoutais aussi bien Edith Piaf que Billie Holiday ou du flamenco. Avec Vaya Con Dios, on souhaitait malaxer les styles pop, soul, blues, gospel. Dans notre entourage, personne n'y croyait. Nos amis musiciens et producteurs nous disaient d'ajouter des claviers, des synthés, des boîtes à rythmes et du fluo. On baignait alors en pleine new wave et nous, on nageait à contre-courant avec une contrebasse, une batterie feutrée et des clips en noir en blanc.* »

Le single *Just a Friend Of Mine* sort en 1987. Personne n'a rien vu venir. Un carton plein. 300.000 exemplaires vendus. « *Personne n'en voulait quand il est sorti mais le bouche-à-oreille a très vite fonctionné. En France, c'est passé sur toutes les radios et le clip tournait en boucle sur MCM. Nous avions tellement galéré pendant des années qu'on a pris ce premier succès comme une épiphanie et les choses se sont alors très vite emballées.* » Compagnon de Dani, Dirk Schoufs devient vite ingérable. Il souffre de la mise en lumière de la chanteuse du groupe qu'il a créé et dont il a produit le premier album. Alors que VCD enchaîne les singles (*Puerto Rico*, *Don't Cry For Louie*, *Johnny*), Schoufs plonge dans les excès et même la violence physique. Un épisode que Dani tait à l'époque. Willy Willy a déjà claqué la porte pour aller jouer avec The Scabs. Dirk se sépare de Dani et du groupe en 1991. Quelques mois plus tard, il décède d'une overdose à l'âge de 29 ans. Too fast to live...



Vaya Con Dios, *Shades Of Joy*, CNR Records

La santé avant tout

Dani Klein, elle, poursuit sa route avec Vaya Con Dios. C'est son groupe après tout. Les musiciens se succéderont sur les albums qui suivent, notamment sur *Night Owls* pourtant encore produit par Schoufs en 1990 et *Time Flies* en 1993 qui fait un carton en Europe. Après une première pause au milieu des années 90, mise à profit pour collaborer à d'autres projets (le disque *Purple Prose* avec Marc Ysaye et Thierry Plas), Dani relance Vaya Con Dios qui tourne alors beaucoup en s'appuyant sur son back catalogue. « En 2014, j'en ai eu assez des tournées. Mais les deux concerts d'adieu à Bruxelles et Anvers sont de grands souvenirs. Le public avait répondu en masse, les gens ont chanté avec moi du premier au dernier morceau. C'était émouvant mais je devais arrêter. J'étais fatiguée, vidée. On ne s'en rend pas compte mais quand on ne me voyait pas en Belgique, c'est parce que je tournais dans le monde entier. Je n'avais pas une vie normale et je n'en avais pas envie. Mais là, je voulais me poser, me réveiller dans mon lit sans devoir me dépêcher pour faire ma valise et quitter l'hôtel pour un autre hôtel. J'avais envie de préparer des repas pour des amis, regarder la télé, aller à l'épicerie en bas de ma rue. » Remonter sur scène pour défendre *Shades Of Joy*? « Je ne sais pas, les concerts sont toujours de bons moments mais c'est toute l'organisation en amont, les déplacements, la logistique... C'est pesant. Je ne ferme pas entièrement la porte mais ce n'est pas une obsession non plus. Je n'aimerais pas me retrouver en tournée à mon âge et devoir être contrainte d'annuler des dates pour des raisons de santé. Regardez ce qui est arrivé avec Stromae ou encore récemment avec Adamo... »

Le MIA donné par Stromae

Stromae, Dani Klein le connaît bien. « Pour moi, c'est Paul. C'est l'un des meilleurs amis de mon fils Simon (Simon LeSaint, DJ, batteur et percussionniste). Il joue avec lui sur scène. Les célébrités ne m'ont jamais impressionnée. Ce sont les qualités humaines qui m'impressionnent et Paul, il en a beaucoup. Je ne fais pas de tralala avec Paul, lui non plus. On se tutoie. Il y a une période où on se voyait beaucoup. Entre Simon et moi, la relation est aussi excellente. Il avait produit *Comme on est venu*, un album en français que j'avais sorti en 2009 mais qui est passé sous les radars. Simon joue toutes les parties de batterie sur le nouvel album de Vaya Con Dios. Il a dû "désapprendre" et "débrancher". Quand il joue avec Stromae, il incorpore plein d'éléments électroniques. Pour nous, il a accepté de jouer en mode organique. Son entente avec Thierry Plas est parfaite. »

Simon était avec Stromae pour remettre à sa maman un prix d'honneur couronnant l'ensemble de sa carrière lors de la cérémonie des MIA's, équivalent flamand des Victoires de la Musique, qui s'est tenue en janvier 2023. « Une soirée chargée d'émotion, reconnaît-elle. Même si je ne cours pas derrière les récompenses. Ça vient

ou pas. C'est comme ça. Mais ce MIA, c'est une reconnaissance pour le travail d'une vie. Pour être franche avec vous, ça ne m'a pas surprise que ça vienne des Flamands. La Flandre m'a toujours donné une place plus conséquente que la Wallonie. Même quand Vaya était moins dans l'actualité, j'y ai toujours été bien accueillie. »

Peace of mind

Seule chanson en français de *Shades of Joy*, *La Vie* dresse le bilan d'un parcours cabossé. Dani Klein y évoque sans détour les hauts et les bas ainsi que le temps qui passe. Elle fait rimer « l'amour est une garce » avec « les cons qui jacassent ». Et ça claque. « Comme disent mes amis flamands, je ne suis pas du genre à me planquer "derrière les chaises et les fauteuils" ("achter stoelen en banken"). Je me mens moins à moi-même aujourd'hui. C'est important de reconnaître ses faiblesses et de se voir telle qu'on est. Je ne regrette rien, même s'il y a des choses que j'aurais peut-être faites autrement. La vie est une chanson autobiographique. Mais elle parle aussi de la vieillesse et de tous ses paradoxes. Je ne me suis jamais sentie aussi bien dans mon existence qu'aujourd'hui mais, physiquement, je dois accepter le poids des ans. Il y a une déchéance, c'est inévitable. Les rides, le dos, la peau qui n'est plus la même... Ce n'est pas toujours facile à accepter mais il faut. »

La Vie rejoint aussi beaucoup d'autres chansons d'amour écrites par Dani Klein, en anglais, en français ou en espagnol. « J'ai réalisé que l'amour est très souvent une illusion à laquelle nous voulons nous accrocher coûte que coûte. Je suis arrivée à la conclusion qu'il ne peut y avoir d'amour sans respect et que nous ne pouvons pas attendre des autres qu'ils nous respectent si nous ne nous respectons pas nous-mêmes. Il est beaucoup plus important d'être fidèle à soi-même que d'être fidèle à son partenaire. L'amour est souvent une forme d'addiction, et comme toutes les addictions, il est toxique. » Sans véritable enjeu commercial, *Shades Of Joy* n'est pas un disque où Dani Klein doit prouver quelque chose ou convaincre les détracteurs. Mais cette fois, les médias francophones n'ont pas été en reste. L'album a été bien accueilli et Dani Klein a répondu avec une rare disponibilité à toutes les sollicitations. « C'est un album dont je suis fière car il reflète ce que je suis aujourd'hui et la façon dont Vaya Con Dios a évolué au cours des dernières années. Apporter une touche de lumière au monde en ces temps troublés, c'est exaltant. Ce fut aussi une expérience très agréable, inédite pour moi. Personne ne nous attendait et nous n'avons eu aucune limite de temps ou de budget. C'était libérateur et inspirant de pouvoir travailler avec autant de liberté. Ce que je peux espérer de mieux? Que ces "nuances de joie" ("*Shades Of Joy*") plaisent. Qu'il y ait une communion entre le public et ces mélodies. Que les gens se retrouvent dans les textes. Et pour le reste, "peace of mind" à vous comme à moi... » Paix de l'âme. Quand on vous disait que Dani était apaisée...



Romain Habousha



TEXTE : DIDIER ZACHARIE

Clippeur de L'Or du Commun, Roméo Elvis, Ootoko ou Peet, Romain Habousha a suivi la scène rap bruxelloise avec sa caméra depuis ses débuts ou presque.

Romain Habousha est venu au clip un peu par hasard : « Ayant toujours eu un attrait pour la photo et le graphisme, j'ai commencé par faire des pochettes d'album quand j'étais en secondaire, principalement dans le rap ». À l'adolescence, il tombe dans le graffiti plutôt que de suivre ses cours. Animateur socioculturel, il filme dans son coin, de façon autodidacte. Puis, il filme ses potes dans le milieu hip-hop, L'Or du Commun, Roméo Elvis... « et progressivement, c'est devenu un gagne-pain, puis un vrai boulot ».

Ce qui l'intéresse dans le clip, « c'est le délai d'exécution. Je suis une boule de feu, j'aime aller vite et je m'ennuie rapidement. Le clip ne se prend pas la tête, il n'y a pas beaucoup d'argent en jeu, c'est beaucoup de liberté et beaucoup de fun. En vrai de vrai, je n'ai jamais pris ça hyper au sérieux et heureusement je crois, sinon j'aurais arrêté depuis longtemps. Ensuite, le fait d'échanger avec les artistes, de se challenger, de coucher des idées plus débiles les unes que les autres sur la table, c'est un vrai kif. C'est un peu une bulle d'expérimentation pour tout le reste, la pub, le docu, la fiction ».

Mais comment trouver la bonne image sur le bon son ? Ce qui permettra à la chanson de prendre de l'ampleur, d'être habillée pour en mettre plein la vue ? « Concernant le processus créatif j'ai une technique bien particulière : généralement je bois un verre de jus de cassis dans ma baignoire tout en récitant l'alphabet à l'envers. Je rigole... J'écoute le morceau et je ferme les yeux, j'essaie de visualiser un clip qui défoncerait sur le track jusqu'à ce que je sois sûr et certain qu'on coche toutes les cases. Bref, rien de très original je crois, j'imagine que tout le monde fait comme ça ? »

Un bon clip, pour lui, n'est pas une question de budget. « Il y a des clips à mille balles qui sont éclatés comme des clips surpuissants, qui n'ont rien coûté mais qui sont dotés d'une grande justesse avec une idée qui déchire. Je crois qu'un bon budget, c'est surtout un budget réaliste en fonction de l'idée créative. Pour moi, c'est plus un travail de direction artistique en fonction des morceaux. C'est souvent plus de la performance. Performance visuelle ou bien artistique. »

En résument des clips au style nerveux, vivants, parfois inspirés de cinéma de genre ou de séries télé. De quoi aller voir plus loin ? « Concernant mes clips, ce sont des sensations, des émotions, des ambiances, plus que des « histoires ». Actuellement je suis en quête de sens, de narration. J'écris beaucoup : des documentaires, des courts-métrages, des scénarios. Aujourd'hui je fais aussi beaucoup de production, j'aide au développement d'autres réalisateurs. J'adore le clip et je continuerai toujours à en faire, bien sûr, mais je me dirige doucement vers autre chose ».



© DR

ZAÄAR

Le nouvel album de ces accros à l'impro n'est pas pour tout de suite mais ils y travaillent. Guillaume Cazalet, en tout cas, est penché sur le matériel accumulé au fil des derniers mois. Pour lui, pas de doute : le travail d'édition et de production est un processus tout autant artistique et il convient de s'y laisser une marge de manœuvre !

TEXTE : DIDIER STIERS

Et c'est son objectif prioritaire : terminer ce mixage pendant la période hivernale, traditionnellement plus calme côté scène. Nous évoquons ailleurs dans ces pages (voir "Les Sorties") le "split" réalisé avec les Américains de Spintria, un petit outil pour démarcher, pour booker de nouveaux concerts (sic) : « Mais je pense qu'on attend tous aussi d'avoir un nouvel album qui va, à mon avis, considérablement nous aider pour trouver de nouvelles dates et des festivals. À ce stade, je crois que c'est un peu une étape nécessaire ! ».

« Difficile de parler pour tout le monde », nous répond Guillaume Cazalet quand on évoque les influences ou les goûts particuliers manifestés dans le quintet dont le premier concert remonte à 2018. « A fortiori, précise-t-il, quand les uns et les autres viennent de milieux musicaux différents et que ces influences dépassent souvent leur culture locale ». « Personnellement, je m'intéresse beaucoup au gamelan indonésien et à la musique classique indienne, ce qui peut influencer mon travail dans ZAÄAR. Je pourrais citer Fariduddin Dagar, un chanteur indien de culture dhrupad... » Même chose pour le gamelan, cet ensemble de percussions, traditionnel dans la culture indonésienne. « Difficile de mentionner un groupe ou un artiste précis, mais j'aime par exemple beaucoup le travail contemporain de Dewa Alit (compositeur balinais, à la tête de l'ensemble Gamelan Salukat, - ndlr), de même que l'ensemble nantais Nist-Nah avec lequel joue l'Australien Will Guthrie. Voilà ce m'inspire, quant à ce que je peux parfois amener avec les percussions, dans ZAÄAR. »

S'il nous cite encore le gnawa marocain parmi ses sources d'inspiration, on partage néanmoins quelques références communes, au sein du groupe. En l'occurrence, liées à l'univers du free jazz et de l'improvisation. « Je pense notamment à Peter Brötzmann (saxophoniste et clarinetiste allemand, décédé en juin 2025, - ndlr), à Sun Ra... » Et de nous préciser que le bassiste de ZAÄAR, Hugues-Philippe Desrosiers, aime beaucoup le collectif avant-gardiste The Pyramids, le groupe né au début des années 70 et dirigé par Bruce Baker alias Idris Ackamoor : « Il me l'a fait découvrir, et j'aime maintenant beaucoup. Mais voilà, je pense à toute la vague free jazz ethnique et spiritual free jazz... »



© LINA WIELANT

JUICY

Ça y est : près de 10 ans après leurs débuts, Sasha Vovk et Julie Rens s'envolent vers de nouvelles aventures. Pour clore le premier chapitre JUICY en beauté, les deux musiciennes et chanteuses dévoilent un dernier EP en français, *Cruelles Formes*. Émues, elles reviennent sur leur concert du 4 novembre à l'Ancienne Belgique.

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

« Encore maintenant, quand j'y repense, ça me fait vraiment quelque chose dans le ventre. Même plusieurs jours après le concert, en revoyant les images et en reconstituant notre petite story souvenir, ça nous procure vraiment beaucoup d'émotions », explique Sasha. Des émotions, il y en a eu ce soir-là : entre un changement de scène, l'apparition d'un ensemble de cuivres, l'arrivée fracassante de ECHT! et une dernière reprise de *La Boulette*, Sasha et Julie nous ont offert un concert débrouillard et ambitieux, homemade et terriblement généreux. « C'était la première fois qu'on présentait un nouveau disque sans attente. On ne l'a pas fait en se disant "OK, est-ce qu'il y aura des programmeurs dans la salle qui pourront nous programmer cet été ?". Le seul enjeu, c'était de se faire kiffer une dernière fois avant la pause, » confesse Julie.

Un lâcher-prise essentiel, qui leur va comme un gant : préparé le jour-même, le show était parfait. « Il y avait toute cette transition à faire, de la petite scène à la grande scène. Tout s'est fabriqué ce jour-là (...) Avec ECHT!, on n'avait répété que deux fois. Ils étaient encore en Turquie le matin même, il fallait qu'ils prennent l'avion, tout était un peu bric-à-brac, » ajoute Julie. Passées maîtresses dans l'art de la débrouillardise, les deux amies visent haut, tout en acceptant, avec humour et légèreté, les revers de leur ambition. « Notre anecdote générale, c'est qu'on est les reines de la poisse. Dès qu'il nous arrive une merde, on se dit "bah ouais, évidemment" », rétorque Sasha en se marrant. « D'année en année, on arrive à prendre ça avec beaucoup de légèreté alors que franchement, on s'est retrouvées dans des situations d'énorme stress », ajoute-t-elle. Cela dit, les deux copines ont plus d'un tour dans leur sac et parviennent, en toute discrétion, à retomber sur leurs pattes. « Une bonne anecdote, c'est la fois où on a eu un fou rire de dingue et qu'on n'arrivait plus à s'arrêter. C'était gênant (rires). Au début, les gens rigolaient avec nous puis à partir d'un moment, ils ont arrêté de rire, parce qu'on n'arrivait plus à chanter. On en a eu quelques-uns des épisodes comme ça », se remémore Julie. Et nous, c'est aussi pour ça qu'on les adore.

WE'VE GOT YOUR BACK

Sabam for Culture apporte un soutien concret à ses membres et aux organisations par le biais de différentes aides financières, bourses et prix.

Toutes et tous ensemble, continuons à créer, à imaginer, à concevoir et à diffuser la culture !

sabam.be

sabam
for culture

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES



LA GESTION COLLECTIVE DES
DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ?
C'EST NOUS !

PlayRight®



Social media



TU
JOUES,
ON
GÈRE !

AMPLO

Le partenaire RH du secteur créatif

www.amplo.be

MUSISCOPE

MUSISCOPE EST UN ESPACE D'INFORMATION ET DE CONSEIL AU SERVICE DES PROFESSIONNEL·LES DU SECTEUR MUSICAL



JOURNÉES D'INFO, D'ÉCHANGE ET DE CONSEIL

APPRÉHENDEZ CONCRÈTEMENT LES PROBLÉMATIQUES & THÉMATIQUES LIÉES À LA PRATIQUE DES MÉTIERS DE LA MUSIQUE (PRODUCTION, MIXAGE...) ET À LEURS ENJEUX (CONTRATS, DROITS D'AUTEUR...) AVEC LES MEILLEUR·ES SPÉCIALISTES DANS LEURS DOMAINES RESPECTIFS.

JEUDI 1 ^{ER} & VENDREDI 2 FÉVRIER 2024	COMMUNIQUEZ EFFICACEMENT AVEC LA PRESSE ET LES PROS DU SECTEUR	30€
LUNDI 19 & MARDI 20 FÉVRIER 2024	INITIATION AU MIXAGE AUDIO	30€
LUNDI 11 MARS 2024	INITIATION AU MASTERING : LE MASTERING AUDIO DÉMYSTIFIÉ	15€
VENDREDI 15 MARS 2024	GÉRER AU MIEUX SES RÉSEAUX SOCIAUX ET SON STORYTELLING	15€
VENDREDI 22 MARS 2024	LES REVENUS DU MUSICIEN ET DE LA MUSICIENNE	GRATUIT
VENDREDI 12 AVRIL 2024	MANAGEMENT : UN MÉTIER D'AVENIR ?	15€

CONSEILS INDIVIDUELS

DES QUESTIONS ADMINISTRATIVES, JURIDIQUES OU RELATIVES AUX POSSIBILITÉS DE SUBVENTIONS ?
BESOIN D'UNE BIOGRAPHIE OU D'UN CONSEIL POUR ABORDER LES PROFESSIONNEL·LES ?
PRENEZ RENDEZ-VOUS ET VENEZ POSER VOS QUESTIONS À NOS CONSEILLERS.

LUNDIS 22/01 (COMPLET) - 12/02 - 18/03 - 08/04 - 13/05	CONSEILS ADMINISTRATIFS & STATUT DU MUSICIEN
LUNDIS 15/01 (COMPLET) - 04/03 - 15/04 - 13/05	CONSEILS JURIDIQUES
JEUDIS 25/01 (COMPLET) - 15/02 (COMPLET) - 21/03	CONSEILS RÉSEAUX SOCIAUX
LUNDIS 05/02 (COMPLET) - 11/03 - 08/04 - 06/05	CONSEILS EN ÉCRITURE DE BIO & RELATIONS PRESSE
LUNDIS 25/03 - 15/04	CONSEILS SUBVENTIONS

INFOS : +32 2 550 13 20 - MUSISCOPE@CONSEILDELAMUSIQUE.BE - WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE



AMPLO

sabam
for culture

PlayRight®



LE SOIR



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES